CHAPITRE II.

Des Toniques.

Je suis obligé de m'écarter ici du plan général que j'avois adopté de séparer les médicamens qui agissent sur les solides simples de ceux qui agissent sur les nerfs et les fibres motrices ; mais j'ai remarqué que je ne pouvois pas suivre par-tout ce plan également, ou avec avantage, et qu'il valoit quelquefois mieux considérer les médicamens suivant l'affinité de leurs effets, que suivant leur manière d'agir.

Ces raisons m'ont déterminé à parler des Toniques immédiatement après les astringens: ces remèdes, en donnant de la fermeté et de la force à tout le systême et à ses différentes parties, produisent un effet analogue et semblable à celui des astringens : j'observerai aussi qu'en combinant les puissances astringente et tonique, l'on obtient avec beaucoup plus de certitude quelques-uns des effets les plus importans qui sont particuliers à ces deux genres de médicamens.

Je vais donc m'occuper des Toniques, et d'abord faire quelques recherches sur leur manière d'agir ; je considérerai ensuite les effets qui sont communs à un grand nombre de médicamens de ce genre ; je parlerai en troisième lieu des préparations pharmaceutiques, et de la manière de les administer qui peuvent convenir à plusieurs d'entre eux: je terminerai ces objets par l'énumération des principales substances que l'on peut rapporter à ce chef, afin de déterminer jusqu'à quel degré

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146752-p0067-7 DFG

elles jouissent des propriétés générales de cette classe, ou ce qui peut être particulier à chacune de ces substances.

J'ai déjà tenté de prouver que le ton des fibres motrices dépendoit en partie du mécanisme de ces fibres, et probablement même de la puissance inhérente ou de l'état du fluide nerveux, selon qu'il étoit particuliérement modifié dans ces fibres. En admettant cette dernière proposition, il s'ensuit que si le ton des fibres motrices est plus ou moins fort dans différentes occasions, cela peut dépendre de ce que l'état de la puissance nerveuse dans les fibres motrices est alors différent; et comme les substances appliquées sur le corps peuvent agir sur cette puissance, et y occasionner différens changemens, l'on doit convenir qu'il y a des substances qui, étant appliquées sur les fibres motrices, peuvent produire cet état de la puissance nerveuse dont dépend leur ton.

Nous avons observé que les astringens agissoient souvent comme toniques relativement aux fibres motrices; et l'on peut facilement présumer qu'ils produisent cet effet en agissant sur la partie solide de la fibre; mais l'on verra qu'il y a des Toniques qui ne jouissent d'aucune qualité astringente, et qui doivent en conséquence dépendre de la puissance inhérente.

Ces substances sont celles qui méritent spécialement le nom de T*oniques*, et je vais examiner quelles sont proprement ces substances.

Il paroît très-évident que la puissance tonique dont jouissent plusieurs substances tient principalement à la même qualité qui leur donne un goût amer; car, excepté les astringens, je ne connois pas d'autres toniques que les substances amères: il est vrai que ces dernières ont fréquemment d'au-

tres

tres qualités combinées avec l'amertume; elles sont, par exemple, aromatiques, salines, narcotiques, purgatives, ou stimulent de quelque autre manière; ces différentes qualités dominent même tellement dans certaines substances, qu'elles nous empêchent de faire usage de leur qualité amère comme tonique; mais il y a beaucoup d'occasions où l'on peut distinguer la qualité amère de toutes les autres, et reconnoître que l'amer le plus pur, ou dégagé de toutes les autres qualités, possede la vertu tonique à un degré considérable; d'où je conclus que si l'on en excepte les astringens qui peuvent posséder cette vertu jusqu'à un certain point, les Toniques proprement dits sont les amers, et peut-être même sont-ils les seuls. Je vais en conséquence les considérer sous ce point de vue.

L'amertume est une simple perception que l'on ne peut définir, mais que l'on doit rapporter à une expérience dont tous les hommes conviennent communément. Il n'est pas possible de déterminer par le secours de la chymie quelle est la nature des substances qui jouissent de cette vertu, ou au moins on ne peut la distinguer que d'une manière négative des autres matières.

L'on peut assurer, par exemple, que l'amertume ne dépend d'aucunes parties volatiles; car les amers les plus purs et les plus forts n'ont aucune odeur; et s'il y a quelques amers qui ont de l'odeur, ils la perdent communément par l'exsication, tandis que leur goût et leur qualité amers subsistent dans leur entier.

Les amers n'ont pas non plus de parties volatiles; car les plus purs ne donnent pas d'huile essentielle à la distillation; ou si quelques-uns en donnent, ces huiles n'ont pas d'amertume, et prou-

vent très-evidemment que l'amertume de la substance entière ne dépend pas de l'huile essentielle qui entre dans sa composition.

Nous avons encore une preuve que l'amertume ne dépend pas d'une huile de ce genre, en ce que quelques-uns des amers les plus forts n'ont aucune qualité âcre ou aromatique.

Je n'ai non plus trouvé rien de vraiment salin dans la substance des amers; à peine y en a-t-il un dans lequel on découvre au goût une matière saline, si l'on en excepte un petit nombre de substances dans lesquelles il se trouve un acide; mais les amers les plus forts sont absolument exempts de cette qualité; et les acides, loin d'entrer dans la composition des amers, tendent, quand ils se trouvent combinés avec ces derniers, à détruire la qualité amère, comme je le prouverai par la suite. Il est vrai que l'on peut, par des procédés particuliers, extraire des substances amères d'autres matières salines que l'on prétend entrer dans leur composition; mais comme ces matières salines sont plutôt produites par la destruction du mixte primitif, qu'elles n'en sont extraites, et que personne n'a prouvé qu'elles soient proportionnées à l'amertume du sujet, ou qu'elles le modifient d'une certaine manière, nous ne pouvons faire usage d'aucune analyse de ce genre pour expliquer la composition naturelle des amers.

Je conclus de tout ce que je viens de dire, que la chymie ne nous fournit aucun moyen de connoître la nature des amers: ils forment une composition d'un genre particulier, que l'on peut, dans beaucoup de cas, distinguer de toute autre; et si l'on a quelquefois appris à en changer l'état, c'est d'après l'expérience particulière, et non d'après la connoissance de leurs parties constitutives.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146752-p0070-2 DFG

Avant de parler de ce que l'expérience nous a appris à ce sujet je crois qu'il est à propos d'examiner les différentes circonstances dans lesquelles les amers peuvent convenir comme médicamens. Il faut observer, en considérant les amers sous ce point de vue, que plusieurs agissent sur le corps humain par des qualités et des vertus qui leur sont communes, et je crois utile d'examiner d'abord quelles sont ces qualités communes.

Premiérement, l'action la plus évidente des amers, pris intérieurement, est d'augmenter l'appétit et de favoriser la digestion des alimens. Je pense qu'il est reconnu que ces fonctions dépendent du ton des fibres musculaires de l'estomac, et que l'on peut en conséquence supposer que ces mêmes fonctions doivent s'exécuter avec plus de perfection lorsque le ton des fibres musculaires de l'estomac est augmenté. D'ailleurs, il est souvent aisé de reconnoître que le défaut d'appétit et la difficulté de digérer sont fréquemment dues à la perte de ton de l'estomac, et que les amers guérissent ces maladies, d'où l'on peut présumer qu'ils produisent cet effet en rétablissant le ton de ce viscère.

Les amers ne corrigent peut-être l'acidité et la flatulence de l'estomac que par la vertu dont ils jouissent d'arrêter la fermentation acide, comme ils le font, hors du corps; et s'ils débarrassent l'estomac du mucus et des glaires surabondans, suivant l'expression vulgaire, on doit l'attribuer à la puissance qu'ils possedent de dissoudre les fluides animaux visqueux. Néanmoins, comme il est probable que la perte de ton produit communément l'excès de fermentation acide et la surabondance de mucus dans l'estomac, il est plus raisonnable d'attribuer la guérison de ces affec-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146752-p0071-8 DFG

tions à la puissance tonique que les amers exercent sur le corps humain, qu'à leurs qualités chymiques.

L'on ne peut donc douter que les amers sont de puissans toniques pour l'estomac, et il est aussi peu douteux que l'état de l'estomac se communique communément aux autres parties du systême; d'où il est probable qu'en ranimant la digestion, l'on peut en général ranimer la vigueur du systême, et augmenter le ton et l'activité des fibres motrices.

L'on croit communément les amers utiles pour résoudre les obstructions des viscères: si cela est confirmé par l'observation, je soutiens que les amers agissent peu sur l'état des fluides, et que l'on doit attribuer entiérement à leur vertu tonique les effets qu'ils produisent dans les obstructions des viscères. Je crois cependant devoir ici remarquer, en passant, que dans tous les cas où j'ai pu m'assurer de l'existence des obstructions des viscères, j'ai rarement, je pourrois même dire jamais, vu les amers procurer aucun avantage, quoique prescrits à grande dose.

Les auteurs de Matière médicale qui regardent les amers comme utiles dans les obstructions des viscères, recommandent et vantent aussi particuliérement leur usage dans la jaunisse; mais nous avons déjà tenté de prouver que le jugement de ces écrivains à ce sujet étoit erroné.

En parlant de la puissance des toniques pour résoudre les obstructions des viscères de l'abdomen, j'observerai que les avantages que les amers ont si fréquemment produits dans la guérison de l'hydropisie sont fondés sur leur vertu tonique qui donne de la force aux extrémités de tous les vaisseaux. Cette maladie dépend très-fréquemment de

la perte de ton de tout le systême, d'où il résulte un état de cachexie suivi du relâchement des vaisseaux exhalans qui constitue la diathèse hydropique: il est en conséquence évident que si cet état ne dépend pas d'obstructions considérables et fixes des viscères, nos toniques amers peuvent être d'une grande utilité; ils peuvent prévenir l'hydropisie dont on est menacé, ou même la guérir, quand elle est formée.

L'on a prétendu que les amers agissoient quelquefois comme diurétiques; leur matière paroît en effet se porter souvent aux reins et changer l'état des urines; il est en conséquence possible qu'ils en augmentent, dans quelques cas, la secrétion. Néanmoins, dans les essais que j'ai faits à ce sujet, je n'ai pas remarqué que leur action diurétique fût évidente, ou au moins considérable: il y a un seul cas où l'on peut avoir observé le contraire. Lorsque dans l'hydropisie les amers modèrent cette exhalation qui se fait dans les cavités et qui forme la maladie, ils doivent nécessairement déterminer une plus grande portion de sérosité vers les reins, et ainsi paroître augmenter la secrétion de l'urine, sans augmenter l'action des reins.

Il est on ne peut mieux démontré que la puissance tonique des amers se communique de l'estomac aux autres parties même les plus éloignées du systême, en ce qu'ils guérissent les fièvres intermittentes, et sont le principal moyen de prévenir le retour des paroxysmes.

Il est inutile de rapporter ici les preuves que j'ai données ailleurs, que le retour du paroxysme des fièvres intermittentes dépend du retour de l'atonie des extrémités du systême artériel; c'est pourquoi l'on prévient le retour des paroxysmes par

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146752-p0073-9 DFG

les stimulans et les astringens; et si les amers produisent le même effet, c'est par une puissance tonique qui se communique de l'estomac aux parties les plus éloignées du systême. Les amers n'agissent cependant pas dans ce cas comme stimulans; car ils n'augmentent pas la fréquence du pouls, ni la force de la circulation; ils n'agissent pas non plus comme astringens, parce qu'ils ne possedent pas toujours cette qualité; ils doivent par conséquent agir dans ces cas uniquement comme toniques.

Pour prouver que les toniques guérissent les fièvres intermittentes en agissant sur le systême nerveux, je prétends que leur puissance se communique de l'estomac aux autres parties; car leurs effets se manifestent souvent trop promptement après les avoir pris, pour que l'on puisse supposer qu'ils soient portés plus loin que l'estomac, au moins ils se manifestent trop tôt pour que la quantité que l'on a employée ait pu se distribuer dans le systême, de manière à produire un effet local sur les parties affectées par l'état morbifique.

Je remarquerai ici que les amers produisent plus certainement leurs effets lorsqu'ils sont combinés avec les astringens; ce qui néanmoins ne diminue en rien la puissance dont ils jouissent comme amers simples: car je sais, par ma propre expérience et par le rapport des autres écrivains, que les amers les plus simples et les plus purs suffisent souvent pour remplir l'objet dont il s'agit.

Quelques auteurs prétendent que les amers ont été utiles dans les fièvres continues: on peut facilement convenir de ce fait, si les fièvres étoient d'un genre putride et accompagnées de beaucoup de foiblesse; il est même assez probable, d'après

quelques observations, qu'ils ont été utiles dans la peste même.

Leur usage dans les fièvres continues est cependant un peu douteux, parce que les toniques doivent augmenter la diathèse inflammatoire du systême, et par conséquent devenir nuisibles, toutes les fois que cette diathèse domine.

L'on a quelquefois parlé des amers comme sudorifiques; ils ne stimulent pas, il est vrai, le systême sanguin; mais en ranimant la force de ce systême, ils doivent la déterminer à agir plus complétement vers la surface du corps, et probablement à entretenir la transpiration; néanmoins les amers, autant que j'ai pu l'observer, n'excitent jamais les sueurs, à moins qu'ils ne soient aidés d'un régime sudorifique, c'est-à-dire, à moins qu'on ne les prenne extrêmement délayés dans un véhicule très-chaud, et en grande quantité, tandis que le malade est parfaitement couvert dans son lit.

En parlant de l'action des amers sur l'estomac, j'aurois dû faire mention des effets qu'ils produisent lorsqu'ils ont passé plus avant dans le canal alimentaire. J'observerai à cet égard que les amers donnés à grande dose m'ont toujours paru être réellement laxatifs: ce fait, réuni à l'analogie tirée de la bile, me donne lieu de conclure que les amers ont, outre leur vertu tonique, la puissance particulière de stimuler le canal intestinal, et qu'ils peuvent par conséquent être utiles, comme on l'a avancé, dans les coliques spasmodiques ou dans les dispositions à cette maladie, et surtout dans la dyssenterie, où la constriction qui a lieu dans une partie des intestins rend les purgatifs et les laxatifs si généralement nécessaires.

L'on a encore attribué aux amers une vertu emménagogue; mais je n'ai jamais pu y apperce-

voir aucune puissance particulière qui déterminât leur action vers l'utérus: leur vertu tonique est certainement utile dans les cas de chlorose; mais je ne les ai jamais vu produire seuls la guérison.

Quelques auteurs parlent des amers en général, et sur-tout de quelques-uns en particulier, comme propres à résoudre le sang coagulé par les chûtes et les contusions; mais comme je ne pense pas qu'ils aient la puissance de changer l'état des fluides, je ne peux ajouter foi à ce que l'on a dit de leur action dans ce cas, et je n'ai vu aucune expérience qui puisse le confirmer.

Il ne me reste plus qu'à parler d'un des effets des amers pris intérieurement, c'est-à-dire, de leur vertu anthelminthique, ou de tuer les vers. L'on rapporte un exemple où ils ont même modéré les douleurs produites par le *taenia*, ou ver solitaire; mais je ne connois aucune observation qui constate qu'ils aient jamais chassé cette espèce de ver. L'on dit qu'ils conviennent spécialement contre les lumbrics; mais les expériences de REDI prouvent que les amers ne sont pas le véritable poison de ces animaux; et MURRAY observe que si le *semen contra* agit plus promptement, comme semblent le prouver les expériences de BAGLIVI, cette semence doit agir par quelque autre vertu que par son amertume. Je ne sais si j'ai jamais eu de la meilleure qualité de cette semence; mais je suis obligé d'avouer que, par ses effets, elle ne m'a jamais paru être un puissant médicament.

Après avoir donné autant d'exemples de l'usage interne des amers, j'observerai qu'ils ont également des vertus étant employés à l'extérieur: on les a recommandés pour déterger et cicatriser les ulcères de mauvais genre; et j'ai remarqué qu'ils

étoient utiles dans cette vue : ils sont certainement antiseptiques ; et quoique l'on ne puisse les mettre au rang des remèdes de ce genre les plus actifs, ils ont souvent été utiles pour arrêter les progrès de la gangrène.

On emploie généralement les amers en fomentations pour résoudre les tumeurs ; mais dans les cas où la peau est entière, les amers les plus purs qui n'ont pas de parties volatiles, ne peuvent être d'une grande utilité. Il n'y a donc que les amers dans la composition desquels il entre quelques parties volatiles qui puissent être utiles dans ce cas ; il me paroît même fort douteux que ces derniers agissent beaucoup plus que la chaleur et l'humidité seule.

Je crois avoir suffisamment développé dans ce qui précède la manière d'agir particulière aux amers ; mais il me reste encore à parler d'un de leurs effets qui présente plus de difficultés ; c'est-à-dire, de la vertu qu'on leur a souvent attribuée de guérir la goutte.

Le fait est certain ; il y a des observations réitérées depuis GALIEN jusqu'à nos jours, qui prouvent que l'usage des amers, tels par exemple que la poudre du duc DE PORTLAND continuée quelque temps, a arrêté les retours fréquens des paroxysmes de la goutte inflammatoire ; mais il est véritablement difficile d'expliquer comment les amers produisent cet effet.

La pathologie de la goutte considérée suivant ses différens états et ses différentes circonstances, est un sujet qui présente réellement beaucoup de difficultés : excepté STAHL et ceux qui ont suivi sa doctrine, tous les médecins universellement attachés à la pathologie humorale, ont supposé que la goutte dépendoit d'une matière morbifique par-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146752-p0077-3 DFG

ticulière ; mais l'existence de cette matière n'est pas prouvée par le fait, et n'explique pas les phénomènes de la maladie.

J'ai présenté cet objet sous un point de vue différent dans mes *Elémens de médecine-pratique* ; mais je crains que la plupart des médecins peu attentifs aux mouvemens du systême nerveux ne m'acusent d'avoir jetté encore plus d'obscurité sur cette matière. Je ne puis ici dissiper cette obscurité; mais, très-convaincu de la vérité de la doctrine générale que j'ai admise, je vais en faire usage pour expliquer de quelle manière agissent les amers lorsqu'ils paroissent guérir la goutte.

Je pense qu'il est très-évident que les phénomènes de la goutte ont une connexion constante avec l'état de l'estomac, et sur-tout qu'il faut que cet organe soit porté à un certain degré de ton pour produire un paroxysme de goutte inflammatoire. Je crois néanmoins, avec SYDENHAM, que tout paroxysme de goutte inflammatoire est produit par un érat d'état d'atonie de l'estomac : je ne puis expliquer, il est vrai, comment cette atonie peut rappeller le ton et lui donner plus de force ; mais comme il paroît que cela est réellement ainsi, je prétends que l'atonie qui précède nécessairement les phénomènes successifs de la goutte, est toujours à un degré modéré, et peut facilement être dissipée par la *force médicatrice de la nature* : lorsque l'atonie est au contraire portée à un degré plus considérable, il ne s'ensuit pas de paroxysme inflammatoire, et le malade reste dans l'état que j'ai appellé *goutte atonique* ; et il me semble que le long usage des amers peut prévenir les paroxysmes inflammatoires, s'il produit réellement ce degré plus considérable d'atonie.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146752-p0078-8 DFG

Telle est l'explication que je voudrois donner des effets des amers dans la goutte ; j'avoue néanmoins qu'il est difficile d'expliquer comment les amers qui sont d'ailleurs les toniques les plus puissans dans tant de cas, peuvent, dans celui dont il s'agit, agir d'une manière opposée. Sans hasarder cependant aucune théorie pour le prouver, je considérerai comme un fait reconnu, que les amers détruisent effectivement le ton de l'estomac. Je n'ose pas décider si la perte de ton dont je viens de parler est uniquement produite par l'action réitérée de leur vertu tonique, ou par une qualité narcotique que l'on a soupçonnée dans l'absinthe et les autres amers, et qui paroît fortement démontrée par la qualité vénéneuse que manifestent les amers les plus actifs que nous connoissions, tels que la fève de S. Ignace. Je pense en effet que l'on doit soupçonner quelque chose de délétère dans tous les amers. Je ne suivrai pas ici plus loin cet objet, pour m'occuper d'une question plus importante, qui consiste à déterminer si l'on peut employer sans danger ce remède pour guérir la goutte.

Il paroît évident que depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, l'on a recommandé et employé à différens périodes des médicamens de ce genre contre la goutte ; et comme il semble qu'ils ont toujours été utiles lorsque l'on en a commencé l'usage, il y a lieu de croire qu'on l'auroit continué pour toute personne affectée de la goutte, si l'on n'avoit pas remarqué que les suites en étoient fâcheuses ; de manière que cette maladie auroit depuis long-temps cessé d'être l'une de celles que l'on regarde comme l'*opprobre des médecins*; mais ce remède, après avoir acquis la plus grande faveur dans un siècle, paroit avoir été absolu-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146752-p0079-7 DFG

ment négligé dans un autre; ce que je ne puis attribuer qu'à ce qu'il a souvent manqué son effet, ou à ce qu'il a eu des suites plus fâcheuses que les douleurs même de la goutte. L'on peut présumer qu'on l'a négligé pour la dernière raison, d'après ce qu'en ont écrit les anciens, qui, en recommandant ce remède comme très-utile pour certaines constitutions, conviennent qu'il a été très-pernicieux dans d'autres cas; et je crois que ce que dit à ce sujet COELIUS AURELIANUS, cité par le docteur CLEPHANE, est très-généralement vrai.

Les effets de ce remède ont été absolument les mêmes de nos jours. Il est possible que plusieurs personnes aient retiré en apparence de grands avantages de la poudre du duc DE PORTLAND et des autres amers; mais je n'ai pas eu d'occasions suffisantes de suivre tout le cours de la vie de ceux qui en ont fait usage, pour dire positivement jusqu'à quel point la guérison a subsisté chez ceux qui ont vécu un certain nombre d'années après, ou quels sont les accidens qu'ils ont éprouvés.

J'ai eu occasion de connoître par moi-même, ou par d'autres qui m'en ont informé exactement, le sort de neuf ou dix personnes qui ont pris ce médicament le temps prescrit, qui est de deux ans. Ces personnes étoient sujettes quelques années avant à avoir un accès de goutte régulière ou inflammatoire très-douloureuse, une fois au moins, souvent deux fois dans le cours d'une année. Après avoir fait usage quelque temps de ce remède, elles furent entiérement exemptes de tout accès de goutte inflammatoire; et lors sur-tout que le temps prescrit fut accompli, elles n'eurent plus

d'accès régulier ou d' inflammation des extrémités le reste de leur vie.

Je n'ai cependant connu aucune de ces personnes qui ait joui d'une bien bonne santé. Dès qu'elles eurent fini le cours de leur remède, elles eurent différentes affections qui les rendirent valétudinaires; elles furent sur-tout fort affectées de dyspepsie, et de ce qu'on appelle des affections nerveuses, jointes à un accablement d'esprit. Il se manifesta chez toutes moins d'un an après avoir fini l'usage des poudres, quelques symptomes d'hydropisie, qui augmentèrent par degrés sous la forme d'ascite ou d'ydrothorax, et devinrent mortels en moins de deux ou trois ans au plus; la dernière maladie sur-tout réunie à l'anasaque fut funeste. Ces accidens, qui arrivèrent à des personnes qui tenoient un certain rang, furent très-généralement connus en Ecosse, ét détournèrent de tenter depuis aucune expérience de ce genre. On peut, si l'on veut avoir des éclaircissemens sur tout ce que je viens de dire, et s'en convaincre, lire les observations du docteur CLEPHANE dans *London Med. observ.* vol. I, art. 14; la *Chirurgical pharmacy*, p. 341; *HALLERI epistola*, vol. V, p. 5; et GAUBIUS, dans les Mémoires de la Société de Harlem, vol. IV.

Avant de quitter ce qui concerne la goutte, je remarquerai que plusieurs de ceux qui ont écrit sur la Matière médicale, rapportent des exemples des avantages que les amers ont procurés dans le calcul et la gravelle. Je ne les ai jamais employés dans cette vue; mais l'affinité qui existe entre la goutte et la pierre me porte à croire que les amers qui suspendent quelque temps les paroxysmes de la goutte, peuvent suspendre de même ceux de la pierre.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146752-p0081-4 DFG

Après avoir ainsi considéré les vertus générales des amers, je vais offrir quelques remarques générales sur la manière de les administrer, et sur leurs préparations pharmaceutiques.

L'on peut extraire les parties médicales des amers, de quelque nature qu'elles soient, par l'eau ou les menstrues spiritueux, et ces extraits peuvent avoir les vertus des substances qui les ont fournis ; mais je prétends que ces vertus ne s'y trouvent presque jamais au même degré, et que les amers sont beaucoup plus efficaces, quand on peut les donner en substance ; je pense même que c'est dans quelques cas le seul moyen efficace de les prescrire : tout le monde en convient à l'égard du quinquina, et j'ai observé la même chose dans toutes les tentatives que j'ai faites pour substituer les amers au quinquina.

Il y a, il est vrai, des cas où l'estomac ne peut pas supporter le quinquina ou les amers en substance ; c'est pourquoi il est souvent nécessaire d'obtenir leurs vertus sous forme liquide ; mais pour y parvenir, il faut faire attention à quelques objets particuliers.

Les amers communiquent leurs vertus à l'eau par infusion, même à froid ; néanmoins l'eau froide ne s'en charge jamais fortement, quoique le palais et l'estomac la supportent en général mieux. L'eau chaude, au-dessous même du degré de l'ébullition, extrait plus puissament les vertus des amers que l'eau froide, et elle s'en charge en proportion de sa chaleur. Il faut, relativement à chaque degré de température, spécialement faire attention que l'infusion décompose par degrés les amers, et que par conséquent la matière que l'on en extrait differe suivant le temps qu'elle est re-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146752-p0082-9 DFG

stée dans le menstrue: de manière que le degré de température étant donné, l'extrait que l'on obtient dans les premières heures est plus léger et plus agréable que celui que l'on obtient au bout de plusieurs heures d'infusion.

J'ai fait des expériences à ce sujet avec différens amers, dont j'ai infusé la même quantité dans des quantités égales d'eau, que j'ai laissé toutes au même degré de chaleur pendant six, douze, vingt-quatre, et même quarante-huit heures. Il a paru dans chaque expérience que l'eau étoit plus fortement chargée, suivant le temps qu'avoit duré et qu'elle avoit en même temps acquis un goût plus rebutant. J'ai néanmoins remarqué que la différence n'étoit pas aussi sensible dans les longues infusions que dans les plus courtes, et qu'en conséquence l'eau ne paroissoit pas en proportion aussi chargée au bout de quarante-huit heures qu'au bout de vingt-quatre, ou qu'elle l'étoit moins que l'infusion de vingt-quatre heures comparée à celle de six: il a paru au contraire que le goût rebutant augmentoit en proportion de la longueur de l'infusion, et qu'en conséquence ce goût n'étoit pas aussi fort vingt-quatre heures au-dessus de six, qu'il l'étoit au bout de quarante-huit heures au-dessus de l'infusion de vingt-quatre heures; d'où je conclus qu'une infusion de vingt-quatre heures suffit pour charger l'eau des vertus des amers, et qu'une infusion moins longue produit un goût peu désagréable; l'on a par conséquent une infusion suffisamment utile, et aussi peu rebutante qu'il est possible, en faisant infuser les amers dans l'eau froide, ou même dans l'eau échauffée au-dessous du degrè de l'ébullition, pendant vingt-quatre heures, ou même moins. Le Collège des médecins de Londres, en limitant à une heure les infusions fai-

tes même dans l'eau bouillante, semble avoir porté la délicatesse trop loin.

La manière d'infuser les amers à froid dans le vin est absolument fondée sur les mêmes principes, relativement à l'extrait que l'on en obtient, que l'infusion aqueuse. Le vin ne paroît pas extraire les qualités médicales des amers plus puissamment que l'eau, ou donner dans aucune circonstance un médicament plus efficace, excepté le cas où le vin concourt à remplir l'intention qu'on se propose en le donnant comme remède; c'est pourquoi l'on ne fait guère infuser les amers dans le vin que pour rendre le médicament plus agréable.

L'on obtient encore un extrait plus fort des amers par le moyen de l'eau bouillante, et il en résulte la même différence, en proportion du temps qu'a duré la décoction. Il est certain que la décoction extrait plus puissamment la vertu des amers que l'infusion; mais les décoctions sont toujours plus désagréables, parce que les parties aromatiques qui étoient unies à l'amer se dissipent, et que l'on extrait par leur moyen une plus grande quantité des parties terrestres, et de ce qu'on peut appeller un amer plus grossier; c'est pourquoi l'estomac supporte toujours moins facilement les extraits proprement dits, que lon prépare par la décoction, que les amers en substance. Il me paroît que la décoction décompose la substance de l'extrait; car il est rare que la décoction ne laisse pas précipiter, en se refroidissant, une partie de ce qui étoit suspendu avant, et même une matière différente de la substance entière. L'on n'a pas convenablement examiné quelle est exactement la nature de la matière dont se charge la décoction; mais nous ne nous étendrons pas davantage ici

sur

sur cet objet, parce qu'il est très-certain que l'on n'a jamais recours à la décoction lorsque l'on veut rendre les amers un médicament agréable ou fort utile.

Outre l'infusion ou la décoction, qui sont les moyens ordinaires dont on se sert pour préparer les amers, l'on a aussi recours à l'eau bouillante, que l'on emploie de deux manières; l'une est celle que l'on appelle *la trituration*, suivant la méthode du comte DE LA GARAYE: par ce moyen on réduit la substance du médicament en parties très-subtiles; mais, autant que j'ai pu m'en assurer, on ne décompose nullement, ou l'on ne divise point ses parties constituantes.

Il paroît que l'on sépare uniquement par ce moyen les parties les plus solubles de celles qui ont un tissu plus serré; et lorsque ces parties plus solubles possedent les qualités médicales du mixte, on les obtient plus parfaitement et dans un état plus agréable que tout autre pour l'estomac: ces parties paroissent ne pas différer de celles que l'on obtient par l'infusion dans l'eau froide qui donne, après une évaporation convenable, une matière du même genre que celle qui résulte du procédé du comte DE LA GARAYE. Ces deux manières procurent un remède efficace et agréable; mais il est douteux qu'il devienne jamais fort en vogue, à cause des frais qu'exige sa préparation.

L'autre manière d'appliquer l'eau, qui differe de celle qui est communément usitée, consiste à faire usage d'un vaisseau hermétiquement fermé; l'on prévient par ce moyen l'évaporation des parties volatiles, qui a lieu toutes les fois que l'on fait, suivant la méthode ordinaire, les décoctions dans des vaisseaux ouverts, ou qui ne sont pas très-exactement fermés: quoique l'on ne puisse con-

venablement donner un degré de chaleur plus considérable que celui de l'eau bouillante, en employant des vaisseaux hermétiquement fermés, il est prouvé que l'on peut obtenir aussi-bien par ce procédé les substances médicales que par la décoction; l'on a en outre l'avantage de conserver les parties volatiles qui formoient une portion de la substance dont on veut avoir l'extrait, ou de celles que l'on y a ajoutées pour rendre le remède plus agréable ou plus efficace.

Les extraits des amers préparés avec l'esprit-de-vin, comme on le fait communément, ou même avec l'eau-de-vie, ne sont pas en général aussi considérables que quand on se sert de l'eau; mais le plus souvent les parties médicinales que l'on extrait sont plus pures; et les teintures paroissent être, quand on peut en employer une suffisante quantité, des remèdes plus efficaces que toutes les infusions ou les décoctions aqueuses.

L'on peut, à l'égard des teintures préparées à l'eau-de-vie, faire les mêmes observations que pour les infusions aqueuses, c'est-à-dire, que la substance du médicament se décompose par degrés, et qu'en conséquence les teintures faites par une courte infusion sont plus agréables que celles qui ont été plus longues. J'aurois dû observer que les extraits spiritueux des amers qui contiennent une partie aromatique, sont plus parfaits et plus efficaces que ceux que l'on obtient par l'eau; mais communément l'on perd entiérement cet avantage, lorsque, en préparant l'extrait spiritueux, on retire l'esprit par la distillation.

Il faut remarquer, à l'égard des extraits, tant aqueux que spiritueux, que l'amer le plus agréable s'obtient par une courte infusion; et l'on ne parvient à se procurer un extrait plus fort du mê-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146752-p0086-2 DFG

me amer agréable que par des cohobations réitérées du même menstrue sur de nouvelles parcelles de la même substance.

Il faut observer de plus que les infusions aqueuses un peu fortes sont très-désagréables, et que l'usage des teintures faites avec l'esprit-de-vin rectifié doit absolument être limité par le menstrue; c'est pourquoi l'extrait qui résulte des teintures à l'eau-de-vie est le plus convenable de tous; et j'ai remarqué qu'en employant des vaisseaux hermétiquement fermés pour les teintures à l'eau-de-vie, l'on obtenoit, avec beaucoup moins d'embarras, un extrait plus puissant que celui que procure une longue infusion.

Après avoir parlé des amers en général, je vais examiner jusqu'à quel point dominent les vertus générales dans les objets particuliers qui sont dans mon Catalogue, ou quelles sont les modifications particulières qu'elles éprouvent.

DES AMERS EN PARTICULIER.

LA GENTIANE.

Je commence par cette racine, parce que je la regarde comme l'amer le plus simple et le plus pur, et le plus parfaitement exempt des qualités aromatique ou astringente qui se trouvent si fréquemment réunies aux autres amers; elle est en même temps un amer très-fort, et elle jouit de toutes les vertus que l'on a attribuées aux amers en général, dont nous avons fait l'énumération plus haut.

L'on a de tout temps beaucoup employé la Gentiane comme médicament, et elle est encore fort en usage. Tout ce que j'ai dit plus haut re-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146752-p0087-8 DFG

lativement aux préparations pharmaceutiques et à l'administration des amers en général, est applicable à cette racine. Les formules sont un peu variées; mais les différences ne sont pas importantes. L'on a recommandé avec raison la teinture du docteur WHYTE; mais ses vertus dépendent davantage du quinquina que de la Gentiane.

Quelques auteurs ont pensé que les vertus de la Gentiane égaloient celles du quinquina; mais dans beaucoup de cas la Gentiane seule a été fort inférieure au dernier; réunie cependant avec parties egales de noix de galle et de tormentille, et donnée en suffisante quantité, elle a réussi dans les fièvres intermittentes d'Ecosse, où j'en ai fait l'essai.

Il y a un médicament qui a été long-temps renommé et fort employé en Ecosse, sous le nom d'Elixir de STROUGHTON: le nouvel elixir stomachique, ou la teinture amère des dernières Pharmacopées d'Edimbourg, ressemble absolument à cet élixir, et je suis certain qu'il en possede toutes les vertus. Néanmoins l'on peut perfectionner cette teinture, comme l'a remarqué le docteur SHAW, en en versant sur de nouvelles substances, dont la dose doit être moitié de celles que l'on a employées d'abord.

L'on a demandé quelle étoit l'espèce de Gentiane la plus convenable. La Pharmacopée de Londres préfère la Gentiane jaune; l'on emploie en Allemagne la Gentiane rouge; ce qui fait une différence très-légère: l'on se sert en Norwège de la *Gentiana purpurea*, peut-être avec avantage. On nous apporte depuis quelque temps la racine de cette espèce sous le titre de *Cursuta*, ainsi appellée de son nom norwégien *Skarsote*. Quelques persones croient qu'elle ést plus amère que la Gen-

tiane ordinaire, ou que la racine de Gentiane jaune; mais je ne connois aucune expérience qui le prouve, et il me paroît que ses qualités sensibles ressemblent absolument à celles de la Gentiane commune.

CENTAURIUM MINUS, la PETITE CENTAURÉE.

La petite Centaurée est une espèce de Gentiane qui possede les vertus du genre auquel elle appartient; on lui a attribué toutes les qualités de la Gentiane et des autres amers. L'on n'annonce pas en conséquence beaucoup de connoissance, en introduisant, comme on le fait communément, la Centaurée dans les compositions où entre la Gentiane. M. MURRAY observe, avec raison, que l'on doi préférer une plante indigène à une drogue étrangère; mais je trouve un inconvénient à employer la Centaurée, parce qu'à poids égal elle exige un menstrue plus considérable que la racine de Gentiane; et l'infusion ou la teinture ne sont plus supportables, lorsqu'on les prépare par expression. LEWIS observe avec raison que les pétales sont insipides, ou au moins qu'ils ont très-peu d'amertume; l'on a par conséquent tort d'en prescrire communément les sommités. L'on dit que l'extrait de cette plante est moins agréable que celui de Gentiane; mais je n'y trouve aucune différence, et je pense qu'on doit constamment le substituer au dernier, parce qu'on peut le préparer à moins de frais.

QUASSIA, la QUASSIA.

L'on ne trouve dans ce bois qu'un amer pur et simple: j'en ai vu plusieurs échantillons qui é-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146752-p0089-2 DFG

toient fort amers ; mais communément il ne m'a pas paru être plus amer au goût que la racine de *Columbo*, ou même que la bonne Gentiane. L'on a des obligations à M. MURRAY des observations qu'il a rassemblées au sujet de la Quassia: néanmoins je ne ne vois pas, d'après tout ce qu'il a dit, ainsi que M. EBELING, que la Quassia possede d'autres vertus que celles que l'on a attribuées aux autres amers. Je crois enfin que la Quassia est un amer excellent, et qu'il peut remplir les mêmes indications que tout autre amer pur et simple; mais les essais que j'en ai faits ne me portent pas à croire que l'on puisse en obtenir de plus grands avantages: les éloges extraordinaires qu'on lui a donnés doivent être attribués à la partialité que montrent si souvent pour les nouveaux médicamens le commun des hommes, et sur tout ceux qui les introduisent, ou qui ont des relations avec le pays d'où viénnent ces médicamens.

SIMARUBA, le SIMAROUBA.

Je place ici cette plante, parce qu'elle appartient au même genre que l'espèce précédente, et sur-tout parce quelle semble avoir absolument les mêmes qualités; car on ne peut y reconnoître qu'un amer pur et simple.

Mes expériences, non plus que celles des médecins Ecossois, n'ont point confirmé les vertus que l'on a atrribuées au Simarouba dans la dyssenterie: je laisse aux praticiens à examiner et considérer les observations citées par d'autres; je me contenterai de dire ici que les réflexions que j'ai faites sur l'effet des amers dans la dyssenterie pourront servir à expliquer les vertus que l'on a attribuées au Simarouba. J'ai remarqué que l'infusion

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146752-p0090-7 DFG

des fleurs de camomille étoit plus utile dans la dyssenterie.

MENYANTHES, le MENYANTHE ou TRÈFLE D'EAU.

Cette plante est fort amère, et l'on n'y découvre au goût ou à l'odorat aucune acrimonie particulière: son suc donne une couleur noire à la dissolution de vitriol vert; ce qui indique qu'elle est un peu astringente: mais cette vertu ne se manifeste ni par le goût ni par aucun de ses effets. Je considère le Trèfle d'eau comme un amer très-pur; et son degré de force me donne lieu de croire qu'il jouit de toutes les vertus que l'on a attribuées aux autres amers; mais il est moins agréable que plusieurs d'entre eux, à cause de son goût fort.

Le docteur ALSTON fait au sujet de cette plante une observation digne d'être remarquée. „ Je sais, dit-il, qu'elle produit l'effet très-remar„ quable d'arrêter les accès de la goutte; mais ce„ la n'est pas à l'avantage du malade „. Ceci mérite d'être comparé et ajouté à ce que j'ai dit plus haut de l'usage des amers dans la goutte.

L'on a prétendu que cette plante perdoit sa force en la faisant sécher; mais je crois que c'est une erreur, car je l'ai souvent, et même le plus communément, employée sèche, et j'en ai retiré tous les avantages que j'avois lieu d'en attendre.

J'ai vu plusieurs exemples de ses bons effets dans quelques maladies cutanées, du genre des dartres, ou même cancéreuses en apparence. Je le faisois prendre en infusion comme du thé.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146752-p0091-3 DFG

CARDUUS BENEDICTUS, le CHARDON BÉNI.

C'est un amer simple et très-pur, mais qui a peu de force, et ne jouit par conséquent d'aucune des vertus extraordinaires qu'on lui a attribuées. On dit que l'infusion dans l'eau froide se charge des vertus de cet amer, et qu'il est très-agréable; j'ai cependant remarqué que l'infusion dans l'eau bouillante n'étoit guère moins agréable quand elle ne passoit pas vingt-quatre heures, et qu'elle étoit beaucoup plus active que la première.

LUPULUS, le HOUBLON.

C'est un amer pur et simple: ses fleurs, qui sont les parties que l'on emploie, sont légérement odorantes et aromatiques; l'usage que l'on en fait pour préparer la bière est fort connu. Les autres amers peuvent de même conserver long temps cette liqueur sans qu'elle s'aigrisse; mais il n'y en a aucun d'aussi agréable que le Houblon. L'on pourroit s'en servir aussi avec agrément comme médicament; mais je n'ai aucune expérience sur son usage.

FABA SANCTI IGNATII, la FÈVE DE SAINT IGNACE.

C'est l'amer le plus fort que nous connoissions; et donné à très-petite dose il guérir les fièvres intermittentes. Je ne déterminerai pas s'il agit comme un amer pur ou comme combiné avec une vertu narcotique; je l'ai cité dans un autre endroit comme un exemple de cette combinaison, et je le

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146752-p0092-8 DFG

crois propre à faire soupçonner que tous les amers possedent plus ou moins une qualité narcotique. Quoi qu'il en soit, la Fève de S. Ignace appartient à un genre de plantes dont les espèces sont un poison: on ne doit pas par conséquent en faire usage toutes les fois que l'on peut prescrire des remèdes moins suspects.

FUMARIA, la FUMETERRE.

L'on ne met pas communément cette plante au rang des amers; néanmoins on doit la considérer comme telle, uniquement à cause de ses qualités sensibles: quoique plus désagréable que les autres amers, elle n'a ni acrimonie ni astriction. On l'a rejettée de la Pharmacopée de Londres; mais on l'a conservée dans la nôtre et dans toutes celles que je connois: elle m'a paru utile dans plusieurs cas où l'on prescrit les amers; ses vertus les plus remarquables sont de détruire quelques maladies de la peau, et on l'a fort recommandée dans cette vue: j'ai vu plusieurs exemples de ses bons effets dans des affections cutanées, que j'aurois pu désigner sous le nom de lèpre. Je me suis communément servi du suc exprimé que j'ai donné à la dose de deux onces deux fois par jour; mais j'ai remarqué que la plante desséchée conservoit ses vertus de manière que l'on pouvoit les extraire par l'infusion ou la décoction dans l'eau; et les Pharmacopées étrangères prescrivent d'en faire un extrait auquel elles attribuent toutes les vertus de la plante récente.

L'on a souvent observé que quand on gardoit quelque temps cet extrait, il se formoit une crystallisation sur sa surface, qui est une matière saline du genre du nitre, qui se trouve dans cet

extrait en beaucoup plus grande quantité que dans celui de tout autre amer. Je laisse aux savans à déterminer si cette matière contribue aux vertus particulières de la plante.

COLUMBO, le COLUMBO.

Le Columbo est une racine qui n'est connue que depuis quarante ans, et qui a été fréquemment employée en médecine depuis ce qu'en a dit le savant PERCIVAL. Elle fut d'abord apportée en Hollande, où l'a donnée dans la dyssenterie, et on l'a fort recommandée contre cette maladie, tant en Hollande qu'en Allemagne. Le docteur PERCIVAL dit l'avoir trouvée quelquefois utile dans la dyssenterie; mais il n'en parle pas comme d'un remède fort important dans cette maladie; et suivant ce que j'ai pu en apprendre, son usage comme anti-dyssenterique n'a pas été fort généralement adopté en Angleterre.

Je regarde cette racine comme un amer fort et agréable; je l'ai souvent employée dans la dyspepsie avec beaucoup de succès. Elle a fréquemment arrêté le vomissement; mais dans beaucoup de cas elle a absolument manqué son effet, dans ceux même où il paroissoit y avoir surabondance de bile. Quant à la vertu particulière de changer l'acrimonie, ou de corriger l'état putrescent de la bile que lui attribue le docteur PERCIVAL, les expériences d'EBELING, dans sa dissertation sur le *Quassia*, ni celles que j'ai faites, ne prouvent pas qu'elle ait plus de vertu que les autres amers, et ne me permettent pas de croire qu'elle jouisse à cet égard d'aucune vertu particulière.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146752-p0094-0 DFG

CHAMAEMELUM, la CAMOMILLE.

Nous avons sous ce nom deux plantes dont les fleurs sont en usage, comme je l'ai marqué dans ma liste; et il s'agit de déterminer quelle est celle que l'on doit préférer: leurs vertus sont absolument les mêmes; mais j'ai toujours regardé la Camomille romaine ou à fleurs doubles comme la plus forte; et, si l'on doit faire attention à l'huile essentielle, il est certain que cette dernière en donne une plus grande quantité: j'ai appris que dans les climats chauds, où la Camomille est naturelle, ses qualités étoient beaucoup plus actives que chez nous.

L'on a long-temps vanté ces fleurs comme stomachiques; j'ai remarqué que données en poudre ou en infusion, elles remplissoient les mêmes indications que les autres amers. Avant l'usage du quinquina, on les employoit beaucoup dans les fièvres intermittentes; et notre célèbre compatriote, le docteur PITCAIRN, pensoit qu'étant données en poudre elles avoient, dans ce cas, autant de vertu que le quinquina en substance.

HOFFMANN paroît les avoir regardées comme un remède efficace et sans danger: cela m'a déterminé à en faire usage; et ces fleurs données en poudre à plusieurs reprises, suivant la méthode d'HOFFMANN, pendant le temps de l'intermission, depuis un demigros jusqu'à un gros, ont guéri les fièvres intermittentes; mais elles ont l'inconvénient de passer facilement par les selles, lorsqu'on les donne en grande quantité; ce qui fait manquer l'objet qu'on se propose de prévenir le retour des paroxysmes, et j'ai remarqué qu'il n'étoit pas communément possible d'en faire usage, à moins

de les joindre à un narcotique ou à un astringent.

Cette qualité dont jouit la Camomille, de procurer la liberté du ventre, la rend souvent utile dans la colique venteuse et spasmodique; j'ai remarqué qu'elle étoit par la même raison utile dans la dyssenterie, et au contraire nuisible dans la diarrhée.

TANACETUM, la TANAISIE.

L'on a employé la plante et les fleurs de Tanaisie; mais la plante est plus active, et peut se donner dans tous les cas où conviennent les amers; elle paroît néanmoins être fort inférieure en amertume à la Camomille et à plusieurs des substances dont j'ai parlé jusqu'ici, Elle étoit presque entiérement abbandonnée, lorsqu'on l'a nouvellement mise en usage comme un puissant remède contre la goutte; plusieurs personnes l'ont employée dans cette vue en Ecosse. Je ne demeurois pas à Edimbourg, lorsque le docteur CLARK a fait les observations qu'il rapporte dans les Essais de médecine et de littérature, et je n'ai pu savoir quel a été le sort des personnes dont il fait mention; mais j'ai depuis entendu parler de plusieurs goutteux de cette ville qui ont pris l'infusion de Tanaisie, et j'en ai même connu quelques-uns. Il y en a eu qui n'en ont retiré aucun avantage, et d'autres ont dit que leurs accès avoient été moins fréquens; mais je n'en ai vu aucun qui ait pris ce remède en assez grande quantité, ou assez longtemps pour me donner lieu de redouter les conséquences dont j'ai parlé plus haut à l'occasion de l'usage de la poudre du duc DE PORTLAND.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146752-p0096-2 DFG

ABSINTHIUM, l' ABSINTHE.

C'est une des plus célèbres plantes amères, et on l'a fort recommandée dans tous les cas où conviennent les amers. Elle est inodore, et donne à la distillation une huile essentielle qui n'a aucune amertume, et qui par conséquent ne peut nullement contribuer aux effets que produit la plante. Lorsque l'on a entiérement enlevé cette huile pour obtenir l'extrait, ce dernier conserve toute l'amertume de la plante, et je pense que toutes ses vertus résident dans cet extrait. Quelques médecins font un choix parmi les espèces, et préferent l'Absinthe romaine à l'Absinthe vulgaire; cependant le Collège d'Edimbourg ne croit pas cette préférence fondée, et recommande de choisir toujours l'Absinthe vulgaire comme plus amère: je pense néanmoins qu'il a commis une erreur, en prescrivant les sommités; car j'ai remarqué que les feuilles donnoient véritablement un amer plus fort que les fleurs et les sommités. Le Collège nous a donné, dans la teinture d'Absinthe, un exemple de la véritable manière de préparer les amers pour obtenir une amertume plus légère et plus agréable, réunie à une teinture plus chargée. Je crois qu'il auroit dû en faire de même dans les autres cas; mais à l'égard de l'Absinthe, il recommande deux infusions trop longues, sur-tout la seconde. La Pharmacopée de Russie a exactement copié celle d'Edimbourg, et recommande, avec beaucoup de raison, de faire de même, par une double infusion, les autres teintures amères de chardon béni et de centaurée. L'essence d'Absinthe de la Pharmacopée de Danemarck est faite sans jugement et trop composée. Je ne crois pas que les auteurs

des Pharmacopées de Danemarck et de Suède aient bien jugé, les uns en ajoutant la *Zédoaire*, et les autres le Galenga, à leurs teintures amères. L'on demande si l'Absinthe n'a pas une qualité narcotique: LINDENSTOLPE, et son commentateur STENZELIUS, ont assuré que cette qualité résidoit à un degré considérable dans cette plante; mais il me paroît que les observations qu'ils citent tenoient à une idiosyncrasie particulière, st je ne ferois pas ici mention de ce qu'ils rapportent, si d'autres auteurs n'avoient adopté la même opinion.

LINNÉ nous apprend cependant que des personnes ont pris six mois de suite de l'Absinthe tous les jours, sans observer de semblables effets narcotiques. Je n'ai pas eu d'occasion de faire des expériences convenables à ce sujet; mais il m'a paru, ainsi qu'à BERGIUS et à GLEDITSCH, que l'odeur de l'Absinthe étoit enivrante, c'est-a-dire, qu'elle produisoit une espèce de confusion des idées; et dans le temps où quelques personnes s'étoient mises ici dans l'habitude de boire du PURL, c'est-à-dire, de la bière dans laquelle on avoit fait infuser de l'Absinthe, l'on prétendoit communément que cette boisson enivroit davantage que les autres bières. L'on a tort, par les raisons que j'ai données plus haut, de supposer que cet effet est dû à ses parties volatiles: je serois plutôt portè à admettre la vertu narcotique générale, parce que plusieurs observations, et en particulier l'histoire de la poudre du duc DE PORTLAND, me donnent lieu de croire que tout amer employé en grande quantité a le pouvoir de détruire la sensibilité et l'irritabilité de la puissance nerveuse.

L'on a attribué une vertu antelmintique à l'Absinthe, de même qu'aux autres amers; l'on a cru que les semences de quelques espèces d'Ab-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146752-p0098-4 DFG

sinthe possédoient à un plus haut degré cette vertu que d'autres; mais je me suis suffisamment étendu sur cet objet, en parlant des qualités générales des amers.

ABROTANUM, L'AURONE.

Cette espèce appartient au genre de l'*Artemisia* de LINNÉ, et jouit certainement des mêmes vertus que les autres espèces de ce genre : elle est cependant moins amère, mais plus aromatique; et si, comme le pense MURRAY, elle mérite d'être plus employée qu'elle ne l'a été, ce doit être à cause de ses parties aromatiques et volatiles, dont néanmoins les vertus particulières ne sont pas encore bien déterminées; mais ces qualités donnent lieu de présumer qu'on devroit l'employer plus fréquemment en fomentation, qui est l'usage que l'on en fait communément.

L'on trouvoit autrefois dans les Catalogues de nos Pharmacopèes deux plantes sous le nom d'*Abrotanum*, improprement distinguées par les épithètes de *mas et foemina*; mais la dernière appartient à un genre différent, et est, à tous égards, inférieure en vertu; on l'a rejettée en conséquence des Pharmacopées Angloises et de plusieurs autres.

SCORDIUM, la GERMANDRÉE.

Cette plante contient un amer uni à quelques parties volatiles; elle ne jouit cependant d'aucune de ces qualités à un degré assez considérable pour en conserver l'usage médical. On l'a autrefois fort célébrée comme alexipharmaque; mais ce terme ne me paroît présenter aucune idée claire et dé

terminée, et ne désigne le plus souvent qu'une vertu imaginaire qui n'est confirmée par aucune expérience évidente ou bien constatée.

Il y a deux autres espèces de *Teucrium*, le *Chamaedrys* et le *Chamaepitys*, qui se trouvoient autrefois dans les Catalogues de nos dispensaires; mais on les a rejettées depuis peu de celui d'Edimbourg: quoiqu'on les ait conservées dans la Pharmacopée de Londres et dans plusieurs autres, je ne crois pas qu'on les remette de nouveau en usage, parce que leurs qualités, comme amères ou comme aromatiques, sont très-foibles, On les a vantées pour leurs vertus antiarthritiques, et elles entrent dans la poudre du duc DE PORTLAND; mais il est évident qu'elles ne constituent pas les parties les plus actives ou les plus importantes de cette composition. Si on les employoit seules, comme on l'a fait quelquefois, je leur appliquerois les mêmes remarques que j'ai faites plus haut sur la poudre du duc DE PORTLAND, et les autres médicamens que l'on a proposés pour guérir la goutte.

ARISTOLOCHIA, l'ARISTOLOCHE.

Je ne puis décider quelles sont les espèces de ce genre que l'on doit préférer; je pense que la différence entre la ronde, la longue et la petite, n'est pas considérable, quoique les Collèges de Londres et d'Edimbourg préferent aujourd'hui la dernière: toutes sont fort amères et plus âcres qu'aucun des amers que l'on emploie communément. Ce genre paroît tirer son nom des vertus emménagogues qu'on lui a attribuées; j'ai retiré quelques bons effets de ce médicament, donné comme échauffant et stimulant dans plusieurs cas

de

de rétention des règles et de chlorose; mais il ne m'a jamais paru d'aucune utilité dans les cas de suppression: ce que les anciens ont dit de ses vertus pour favoriser l'écoulement des lochies, aider l'accouchement et expulser l'arrièrefaix, est très-mal fondé, et donne un exemple remarquable de l'imperfection de leurs connoissances; et leur exemple, s'il étoit suivi, ne pourroit conduire qu'à une mauvaise pratique.

L'on a long-temps recommandé l'Aristoloche dans la goutte: elle fait une partie considérable de la poudre du duc DE PORTLAND, et on a souvent prescrit de la prendre seule tous les jours, pendant long-temps, de la même manière que cette poudre: elle a la même vertu de prévenir les accès de goutte, et elle est communément suivie des mêmes conséquences, comme on peut en voir des exemples dans les écrits des médecins Allemands. Je me contenterai de faire à ce sujet une seule citation de WERLHOFF, homme célèbre, qui avoit de l'expérience, et qui étoit premier médecin de feue Sa Majesté pour l'Electorat d'Hanovre. Ce passage est pris de ses *Cautiones Medicae*, page 346 de ses Oeuvres, publiées par WICHMAN. Après avoir parlé de la puissance du régime pour guérir la goutte, il s'exprime de la manière suivante:

" Si diaeta minus sufficiat, in declinatione, „ sed lenta longaque nimis, ad maturandam fir- „ mandamque integritatem, et ad praecavendam „ reversionem nimis subitam, veterum illae anti- „ doti amarae tonicae, apud Sennertum, Schnei- „ derum *de catarrhis*, WALTHERUM in sylva me- „ dica, collectae, quas inter praecipue Aristolo- „ chiae species, rotunda, cava, longa, et clema- „ titis memorari merentur. experientiam modera-

» torum laudum testem reperiunt. BRUNNER, de
» pancr. secund. p. 143, eleganter, ut solet et distinc-
» te, tincturae, inquit, illius antipodagricae ex radi-
» ce Aristolochiae longae, aut pilularum, aut pul-
» verum amaricantium usu per annum continuato,
» paroxysmi podagrici in nonnullis mitigantur, in
» aliis penitus extinguuntur. Nimirum longo ama-
» ricantium usu, acore stomachi emendato, refrac-
» to et attemperato, fructus exinde propullulantes
» sponte cadunt sua. Sed et nimio amaricantium
» horum usu fermentum stomachi adeo debilita-
» tum esse memini, ut nonnulli appetitum amise-
» rint, cibos non concoxerint, mortem hinc po-
» tius, quam sanitatem accelerarint, malique et
» infausti remedii, saevas dederint poenas? Nem-
» pe spiritus vini, sulphure amaricante saturatus,
» qui opio haud valde absimilis est (de cujus ab-
» usu pariter noxio, videatur idem BRUNNERUS
» ibidem, p. 80, seq.) et inflammans insuper,
» et impense exsiccans, haud satis tutus ita con-
» tinuato usu videtur. Neque ideo illam ex vini
» spiritu potulentam tincturam seu infusionem, u-
» surpare pro eo scopo ausim, quum, licet corri-
» gat, et adversus paroxysmos roboret ipsum re-
» medium amarum, ignea vicissim et elastica spi-
» ritus vini indoles materiei augendae, perturban-
» dae, et visceribus incendendis apta est, cetero-
» qui etiam vino ipso magis incongruens. V. quae
» de noxa infusionis ejusmodi ex Aristolochia lon-
» ga habent Ephem. curios. noviss. A. 3, p. 62.
» seq. Ipsa vero pulverum amarorum cumulata as-
» sumptio, quamvis moderatiori, pro εὐφορία et
» indicatione, usu tuta, stomachum tandem ab-
» usu gravat, tonumque et digestionem arte nimis
» diu roborare affectando, naturam tandem suum
» rite agere vel prohibet, vel desuescere facit, vel

„ etiam, incenso ultra digestionis vim appetitu, „ diaetae erroribus accitis, in coctionis negotio fa„ tiscere patitur. Atque haud scio an, perpetuo „ et nutricio quasi amarae medicinae usu, quae in „ alimentum corpori nata haud videtur, alienior „ tandem ipsis succis nostris crassis imprimi pos„ sit: licet id non fiat, si medice utaris et obten„ to scopo omittas „.

Je conviens qu'il n'est pas aisé d'expliquer ou de défendre tous les raisonnemens de cette longue citation; mais j'ai cru ne pas devoir l'abréger, ou renvoyer simplement aux ouvrages de WERLHOFF, que je ne puis supposer être entre les mains de la plupart de mes lecteurs; je suis en même temps persuadé que quiconque aura la moindre disposition d'examiner la question sur l'usage des amers dans la goutte, trouvera dans la citation ci-dessus des éclaircissemens, et la confirmation de ce que j'ai dit plus haut à ce sujet.

SERPENTARIA VIRGINIANA, la SERPENTAIRE DE VIRGINIE.

Je l'ai placée ici comme une espèce d'Aristoloche, et elle a les qualités du genre auquel elle appartient; mais l'on a cru que cette espèce d'Aristoloche, ainsi que les autres, différoient beaucoup, en raison de quelques variétés accidentelles que l'on y rencontre. La Serpentaire est plus agréable au goût et à l'odorat que les autres espèces, et l'on peut rendre raison des vertus qu'on lui a justement attribuées, par ses qualités sensibles, l'amertume et l'acrimonie aromatique.

Ces deux qualités la rendent antiseptique et un tonique puissant; elle convient en conséquen-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146752-p0103-5 DFG

ce pour prévenir la gangrène: ces qualités expliquent aussi pourquoi la Serpentaire guérit les fievres intermittentes, sur-tout quand elle est combinée avec le quinquina et les astringens.

Son acrimonie aromatique la rend un puissant stimulant pour le systême; elle peut en conséquence être également utile dans quelques fièvres continues: mais comme le traitement des fièvres intermittentes ou continues par les seuls stimulans est douteux et dangereux, la Serpentaire ne convient que dans les premières, étant unie au quinquina; et son usage dans les fièvres continues exige beaucoup de circonspection. L'opinion communément adoptée sur les vertus alexipharmaques de cette plante et des autres que l'on a rangées sous le même titre, est absolument fausse et sujette à beaucoup d'abus, dont j'ai eu occasion d'être témoin. La vertu stimulante de la Serpentaire convient spécialement dans l'état avancé du typhus où la foiblesse est extrême: elle ne convient que dans ce cas seulement; et alors même il est plus sûr de l'unir au quinquina, que de l'employer uniquement pour sa vertu stimulante. C'est sans doute la difficulté de déterminer les cas où elle convient qui a rendu son usage beaucoup moins commun qu'il ne l'étoit il y a quarante ans.

CORTEX AURANTII, l'ECORCE D'ORANGE.

Cette écorce a été omise par inadvertence dans mon Catalogue; mais c'est ici le lieu d'en parler.

AURANTIUM ou l'ORANGE. C'est une espèce de citrus; cette espèce est, avec le limon, celle que l'on trouve particuliérement dans le commerce, et on l'emploie par cette raison en médecine.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146752-p0104-1 DFG

Le fruit donne un acide agréable, dont je parlerai par la suite; mais il ne s'agit ici que de l'écorce jaune du fruit: cette écorce est mise, avec raison, au rang des amers, et paroît jouir des vertus communes à ces derniers; elle réuni à son amertume, une portion considérable d'huile aromatique, très différente des autres huiles combinées avec les amers, si l'on en excepte celle qui se trouve dans le limon. L'on ne peut douter que la combinaison de cette huile avec l'amer donne des vertus particulières à l'écorce d'orange; mais ces vertus ne sont pas encore clairement déterminées; et nous n'employons guère cette écorce que dans des médicamens composés, dans lesquels entrent d'autres amers, qui empêchent de distinguer les vertus qui lui sont particulières.

L'on trouvoit autrefois dans nos boutiques, sous le nom d'*Aurantia curaslaventia*, l'Orange non mûre cueillie avant qu'elle contînt aucun suc; son écorce contient alors un amer plus fort que celle du fruit mûr; mais elle ne me paroît pas aussi aromatique. Je doute fort que le Collège d'Edimbourg ait bien fait de rejetter l'Orange de curaso, ou la bigarade, qui se trouvoit autrefois dans son Catalogue.

Il est très-probable que l'écorce d'Orange dont l'on fait usage aujourd'hui est sur-tout utile, par son amertume et ses parties aromatiques, pour rétablir le ton de l'estomac quand il est fort affoibli; j'ai plusieurs observations qui justifient cette opinion; mais cet effet s'observe plus rarement qu'on ne le devroit, parce que l'on fait presque toujours usage de cette écorce desséchée, et à trop petite dose, en prenant en même temps une partie de la substance blanche sans action qui se trouve aussi dans l'écorce d'Orange.

Il est assez probable, quoique je n'aie aucune expérience particulière qui me le confirme, que l'écorce d'Orange employée seule peut être utile pour guérir les fièvres intermittentes; mais il ne me paroît pas aussi probable qu'elle ait jamais été utile pour modérer ou arrêter les hémorrhagies utérines, et je l'ai, sur l'autorité des autres, employée sans succès; je crois même que la décoction faite suivant la formule du docteur WHYTE a été plutôt nuisible qu'utile, parce qu'elle conserve beaucoup d'amertume.

Je pourrois parler ici de l'écorce de citron comme d'un amer; mais elle possede cette qualité à un degré inférieur à l'écorce d'Orange; et je pense que si on l'emploie dans l'infusion de gentiane composée du Collège de Londres, c'est plutôt à cause de ses qualités aromatiques que pour son amertume.

Je suis disposé à placer parmi les amers les feuilles d'oranger, qui ont été fort recommandées depuis pour guérir l'épilepsie.

Mais j'ai eu peu d'occasions de les essayer, et le petit nombre d'essais que j'en ai faits ne m'a pas réussi. Ces feuilles sont amères et aromatiques; mais elles possedent ces deux qualités à un degré plus foible que l'écorce d'Orange, et elles n'ont rien qui puisse me donner lieu de croire qu'elles jouissent d'aucune vertu spécifique.

ARNICA, l'ARNICA.

Je n'ai pas été à même de faire des observations sur cette plante, parce qu'elle ne croît pas en Angleterre, et que j'ai eu de la peine à m'en procurer de l'étranger. Je pense en conséquence qu'il vaut mieux renvoyer mes lecteurs à ceux qui

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146752-p0106-3 DFG

ont écrit sur cet objet, et en particulier à la dissertation de M. COLLIN, que de donner un extrait de ce que l'on en a dit, qui pourroit être imparfait, par la nécessité où je me trouverois de le faire court.

CASCARILLA, la CASCARILLE.

J'ai été incertain si je placerois cette substance au rang des aromatiques ou des toniques; je pense que le dernier rang est celui qui lui convient. Elle approche des aromatiques par son huile essentielle; mais sa partie amère, que l'on peut extraire par l'eau ou les spiritueux, est la plus considérable.

On l'a mise en usage dans le dernier siècle comme un médicament d'une grande vertu dans les fièvres tant continues qu'intermittentes; et les STAHLIENS, qui desiroient ardemment trouver une substance que l'on pût substituer au quinquina, contre lequel ils s'étoient fortement élevés, admirent la Cascarille, dont ils firent beaucoup d'usage dans la pratique, et donnèrent plusieurs témoignages de son efficacité; mais ce qu'ils en ont dit n'a pas été confirmé depuis par les autres médecins, sur-tout en Ecosse, où l'on a trouvé qu'elle étoit un très-foible substitut du quinquina. BERGIUS dit, au sujet de la Cascarille „ Ast fatendum » illum in ipsis febribus parum facere, neque ter» tianis vernalibus certo mederi ». Les expériences que l'on a faites ici sont conformes à cette observation; la Cascarille n'a absolument produit aucun effet dans les différens essais que l'on en a faits. BERGIUS ajoute au passage que je viens de citer: " Sed in haemoptysi saepe prodest »; mais ce fait n'est pas confirmé par mon expérience: la

Cascarille paroît êtse au contraire nuisible dans toutes les hémorrhagies, comme on doit s'y attendre à cause de ses qualités aromatiques et amères, et elle ne donne d'ailleurs aucune preuve de vertu astringente. On peut lui accorder des vertus tonique et stomachique; mais ces vertus même ne lui sont pas particulières, et elle ne les possede pas à un degré considérable: enfin les idées favorables que les médecins allemands en ont conçues ne paroissent pas bien fondées.

CORTEX PERUVIANUS, l'ECORCE DU PÉROU ou le QUINQUINA.

Cette écorce est un des plus importans objets de la Matière médicale; et comme elle a été très-frequemment employée, elle a donné lieu à un grand nombre d'écrits et de discussions. Les médecins sont assez généralement d'accord sur plusieurs de ses vertus; mais cet accord n'est pas universel, et l'on dispute encore beaucoup relativement aux circonstances dans lesquelles le Quinquina convient, et à la manière dont on doit l'administrer.

Je suis obligé d'exposer ici mon opinion sur plusieurs de ces objets; je vais en conséquence le faire d'après les principes que j'ai établis plus haut: je n'adopterai que ce qui me paroîtra confirmé par des expériences faites avec une attention scrupuleuse et souvent réitérées: l'aversion que j'ai pour toute espèce de controverses me les fera éviter toutes; mais je m'abstiendrai sur-tout d'entrer en discussion avec quantité d'écrivains frivoles qui se sont occupés de cet objet.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146752-p0108-4 DFG

J'établirai pour base de toute ma doctrine, que le Quinquina est une substance dans laquelle les qualités amère et astringente se trouvent réunies : ces qualités sont suffisamment évidentes, et paroissent universellement admises. Il peut aussi avoir une qualité aromatique ; mais cette qualité est certainement très-foible, et je n'en parlerai pas davantage.

Je regarde le Quinquina comme un puissant tonique, en raison des qualités amère et astringente qu'il réunit. Nous avons démontré plus haut que ces qualités séparées constituent les médicamens toniques ; l'on conviendra en conséquence facilement que leur réunion en constitue un beaucoup plus puissant : nous allons considérer sous ce point de vue les effets et les vertus du Quinquina, tels qu'ils se manifestent dans différentes maladies.

Le premier effet du Quinquina dont nous devons parler, est son action sur l'estomac. Dans beaucoup de cas les symptomes de dyspepsie sont évidemment produits par la perte de ton des fibres musculaires de l'estomac, et le Quinquina est alors un remède, de même que les autres amers ; il est même un des plus puissans : personne ne doute qu'il est un tonique pour l'estomac ; et l'on sait également que l'état de ce viscère se communique facilement au reste du systême ; mais cela n'est jamais plus remarquable que dans la manière dont il guérit les fièvres intermittentes. J'ai tâché de démontrer, dans mes *Elemens de Médecine-pratique*, que l'effet du Quinquina dependoit dans ce cas de la puissance tonique qu'il exerce sur l'estomac ; je n'ai rien trouvé dans aucun écrit qui pût me faire douter de la verité de cette doctrine ; je conviens qu'elle peut avoir ses imperfec-

tions, et ne pas expliquer suffisamment tous les divers phénomènes que présente une machine aussi variée et aussi compliquée que le corps humain : mais lorsque l'on tente d'établir une doctrine générale, il faut tâcher de l'adapter d'abord au cours le plus général et le plus ordinaire des choses : j'espère avoir rempli cet objet dans la doctrine que j'ai établie sur les fièvres, et sur la manière dont le Quinquina guérit les fièvres intermittentes: je ne pense pas qu'elle soit ébranlée, en ce qu'elle ne rend pas raison d'une manière fort sensible des irrégularités qui peuvent se rencontrer dans le cours des fièvres et dans l'usage du Quinquina, ni même de celles qui ont été indiquées par quelques médecins qui ont porté leur jugement avec trop de précipitation, sans faire une attention suffisante aux erreurs nombreuses dans lesquelles peut induire presque chaque observation de ce genre.

J'admets donc que le Quinquina jouit d'une puissance tonique, et que l'action de cette puissance sur l'estomac explique suffisamment la manière dont ce remède prévient le retour des paroxysmes des fièvres intermittentes; car je ne vois pas de raison de rapporter cette action à une puissance mystérieuse et spécifique, que quelques auteurs semblent encore disposés à admettre aujourd'hui, malgré son obscurité. Je regarde comme un fait reconnu que les astringens et les amers, pris dans leur état simple et séparément, ont souvent suffi pour prévenir le retour des paroxysmes des fièvres intermittentes; et qu'ils produisent plus sûrement cet effet, lorsqu'ils sont combinés ensemble. Ces deux faits sont confirmés non-seulement par le témoignage des auteurs les plus dignes de foi, mais même par les expériences particulières que j'ai faites dans le dessein de m'assurer de leur

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146752-p0110-4 DFG

vérité. Je conviens, comme on l'objecte fréquemment, que ces remèdes sont souvent insuffisans; mais je regarde cette objection comme frivole, parce que le différent degré de puissance n'influe pas sur la question générale relativement à la nature de cette puissance. Personne ne soutiendra certainement que le Quinquina pâle n'est pas capable de guérir la fièvre intermittente, parce qu'il n'est pas aussi puissant que le Quinquina rouge.

Après avoir ainsi déterminé la nature et la manière d'agir de ce remède, je vais examiner les différentes questions qui se sont élevées au sujet de son usage dans les fièvres intermittentes. Il est aujourd'hui inutile de nous arrêter aux objections que l'on a faites autrefois contre son usage en général: ces objections ont, il est vrai, long-temps paru être de quelque poids à plusieurs médecins des plus célèbres; mais il y a lieu de présumer que tous les doutes et toutes les difficultés de ce genre sont actuellement dissipés; et comme l'on convient que le Quinquina est un remède absolument sans danger et très-puissant, il nous reste uniquement à déterminer quelles sont les circonstances où l'on doit particuliérement l'employer.

La première question qui se présente consiste à déterminer dans quel temps de la maladie on peut le donner avec le plus de sûreté. BOERHAAVE avoit admis pour règle de le prescrire, « cum » morbus jam aliquo tempore duravit »; et son commentateur se donne beaucoup de peine pour démontrer la propriété de cette règle générale: l'un et l'autre ont suivi en cela SYDENHAM; mais SYDENNAM et VAN-SWIETEN conviennent qu'il y a des exceptions à la règle générale; tel est le cas où une fièvre intermittente attaque des personnes extrêmement foibles, ou quand les paro-

xysmes sont, par exemple, accompagnés de symptomes dangereux: il n'est pas douteux que dans ces cas tout médecin saisira la première occasion favorable de donner le Quinquina.

Mais cela ne résout pas la question générale relativement aux fièvres intermittentes où la foiblesse ne domine pas, et où les paroxysmes ne sont accompagnés d'aucuns symptomes dangereux ou même extraordinaires. Il reste toujours à décider si l'on doit dans ces cas donner le Quinquina sans attendre le retour des paroxysmes: je suis persuadé que cela se peut le plus communément. La considération de SYDENHAM, du *fermentationis nisu despumati*, semble être absolument dénuée de fondement; et je ne puis concevoir qu'il s'évacue aucune matière morbifique pendant les paroxysmes, ou que le Quinquina puisse nuire en supprimant quelques évacuations naturelles, comme le supposent communément les Stahliens. Il me paroît en conséquence que l'on peut donner le Quinquina dès les premiers temps de la maladie.

Néanmoins cette question générale en entraîne nécessairement une autre; savoir, si l'on peut donner le Quinquina sans avoir préparé le corps de manière que son usage puisse être plus sûr. Persuadé que le Quinquina pris avec modération ne peut troubler les fonctions naturelles de l'économie animale, je ne vois pas, en supposant que toutes sont dans un état sain, quelle préparation peut être nécessaire pour que le corps reçoive ce médicament. J'observerai seulement que pour mieux disposer l'estomac à supporter la quantité nècessaire de Quinquina, il peut être convenable de donner un léger vomitif, pour le mettre à l'abri d'une indigestion accidentelle, et exciter l'action de ce viscère avant d'y introduire le Quinquina.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146752-p0112-5 DFG

Dans le cas aussi où, en raison de la saison, et de quelques apparences particulières, l'on auroit lieu de soupçonner une surabondance de bile, il seroit bon d'évacuer cette dernière par un doux purgatif. Telle est l'explication que l'on peut donner de l'opinion commune sur la nécessité de nettoyer les premières voies avant de prescrire le Quinquina; mais l'on me permettra de soutenir que cette préparation n'est pas toujours nécessaire, et que quand l'état de la maladie exige de donner sur le champ le Quinquina, il peut souvent être dangereux de perdre du temps, d'après la prétendue nécessité de nettoyer les premières voies; ou au moins, si on juge cela nécessaire, l'on peut toujours, et on doit même mettre fin au cours de la maladie par l'usage du Quinquina, sans attendre de nouveaux accès.

Lorsque le malade n'est pas affoibli, et que les paroxysmes ne sont accompagnés d'aucun symptome dangereux, l'on peut quelquefois, pour céder à l'opinion populaire, ou aux préjugés des médecins, retarder l'usage du Quinquina: néanmoins, si les paroxysmes paroissent anticiper sur leurs périodes, et sur-tout s'ils deviennent plus longs, il sera toujours avantageux d'en arrêter le cours, en donnant sur le champ le Quinquina.

L'on doit néanmoins faire quelques exceptions à cette règle générale; non-seulement lorsqu'il y a des signes d'inflammation interne, mais même lorsque la diathèse inflammatoire générale du systême paroît dominer. Je crois que la vertu tonique du Quinquina aggrave toujours cette diathèse, et qu'il est en conséquence non-seulement nuisible dans ces cas, mais même sans efficacité, comme l'expérience m'en a convaincu, tant que l'on n'a pas dissipé ou considérablement modéré

la diathèse inflammatoire par la saignée et les autres remèdes antiphlogistiques. Ceci donne l'explication du 762e Aphorisme de BOERHAAVE : " hinc „ et venae sectio nocet per se semper, prodest „ alias casu, ut et tenuis exactaque diaeta „. C'est sur-tout dans les fièvres intermittentes vernales que s'observe la diathèse inflammatoire, et c'est par conséquent un des cas où l'on peut, avec moins de danger, retarder l'usage du Quinquina; mais l'on doit encore convenir que, dans ces cas même, on peut souvent le donner de très-bonne heure.

Ceux qui ont écrit sur la médecine-pratique recommandent encore d'éviter le Quinquina quand il y a des signes que *tel ou tel viscère est fort obstrué*, *obstructi admodum hujus illiusve visceris*.

Je n'ai pas suffisamment d'expérience pour déterminer s'il n'y a pas des cas de ce genre qui s'opposent à l'usage du Quinquina; mais je suis bien persuadé qu'il seroit très-dangereux d'admettre aucune règle générale sur cet objet. Je suis convaincu que pendant l'accès de froid des fièvres le sang s'accumule dans le foie et la rate; que les congestions de ce genre augmentent à chaque retour de l'accès de froid, et par conséquent à chaque nouveau paroxysme; d'où je conclus que les obstructions même considérables des viscères, pourvu qu'elles soient sans inflammation, ne doivent pas empêcher de donner le Quinquina en une quantité suffisante pour prévenir le retour du paroxysme.

Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est que je ne vois pas comment le Quinquina pourroit aggraver l'obstruction; son action, comme astringent, est très foible et absolument corrigée par son amertume, dans laquelle la plupart des

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146752-p0114-7 DFG

médecins reconnoissent une puissance résolutive et apéritive. J'ai eu souvent occasion de voir des personnes auxquelles il restoit, à la suite des fièvres intermittentes, des tumeurs et des duretés dans les hypochondres, et qui, dans cet état, ont été attaquées de nouveau de fièvres intermittentes : je leur ai hardiment donné le Quinquina, et je n'ai jamais remarqué qu'il ait augmenté l'affection du foie ou de la rate ; j'ai au contraire observé constamment, dans d'autres cas de ce genre, qu'en évitant de donner le Quinquina, et en laissant par conséquent revenir les paroxysmes, il en résultoit des désordres qui ont souvent été mortels.

Lorsque l'on s'est décidé, d'après ces considérations, à donner le Quinquina, la question qui se présente à résoudre, en admettant que le période fébrile consiste en une intermission et en un paroxysme, est de déterminer dans quel temps de ce période le Quinquina convient le mieux. Je crois, à cet égard, que quand on a introduit le Quinquina, l'usage étoit d'en donner une grande dose peu de temps avant le retour de l'accès ; et l'efficacité de cette pratique a fait imaginer à quelques personnes que le Quinquina employé par ces premiers médecins, étoit d'une qualité supérieure à celui que nous avons eu communément depuis ; l'on ne peut néanmoins trouver d'autres preuves de la supériorité du Quinquina que l'on employoit alors ; et il est certain que le même Quinquina pâle, qui a été communément employé depuis, a produit souvent les mêmes effets, étant donné à la même dose, et dans le même temps du période de la fièvre. Quelques médecins célèbres se sont élevés depuis contre cette pratique ; mais je suis persuadé qu'ils en ont agi ainsi, plutôt d'après la théorie que d'après l'observation.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146752-p0115-3 DFG

Je ne voudrois pas rigoureusement recommander de donner une seule dose au commencement de l'accès; mais je suis très-convaincu que plus l'on donne le Quinquina proche de ce temps, plus son effet est certain. Je remarquerai, pour éclaircir cette opinion, que l'on ne fait pas communément attention que les effets du Quinquina sur le corps humain ne sont pas fort durables. J'ai eu occasion d'observer qu'une grande quantité de Quinquina ne suffisoit pas pour empêcher la fièvre de revenir peu de jours après; j'ai également observé qu'une dose considérable de Quinquina donnée le premier jour de l'intermission dans la fièvre quarte, n'avoit pas autant d'efficacité pour prévenir le retour de la maladie, qu'une moindre quantité donnée le second jour. En supposant qu'une certaine quantité de Quinquina soit nécessaire pour prévenir le retour du paroxysme dans la fièvre tierce, j'ai remarqué qu'en suivant la pratique de SYDENHAM, c'est-à-dire, en s'abstenant de donner le Quinquina quelques heures immédiatement avant l'accès, souvent l'on ne réussissoit pas à en empêcher le retour, quoique l'on en eût donné de grandes quantités avant; de plus petites, au contraire, données plus près de l'accès, ont mieux rempli l'objet que l'on se proposoit. Dans beaucoup de cas où l'accès venoit le matin, j'ai remarqué qu'une grande quantité donnée le jour précédent, manquoit souvent son effet, si on ne la continuoit pas la nuit; et qu'au contraire une moindre quantité donnée la nuit et le matin réussissoit beaucoup mieux; enfin, toutes les fois que je rencontre des fièvres tierces dont l'accès vient à midi, ou peu de temps après, je regarde comme inutile de donner le Quinquina le jour d'intermission qui précède l'accès, parce qu'une moin-

moindre dose donnée le matin, ou un peu avant midi, et rapprochée ainsi du temps du paroxysme, m'a toujours paru être plus efficace.

Je suis convaincu, par toutes ces observations, que la pratique la plus convenable est de donner une grande dose de Quinquina immédiatement avant l'accès; mais cette dose ne doit pas être moins de deux gros de Quinquina pâle; et comme il y a des estomacs qui ne peuvent pas supporter cette quantité, ou une plus forte, si on la juge nécessaire, il convient alors de donner de moindres doses, qu'on réitérera d'heure en heure quelques heures avant l'accès.

Je n'ai pas eu beaucoup d'occasions de traiter des fièvres intermittentes depuis que l'usage du Quinquina rouge est devenu commun; mais persuadé que cette espèce ou cette variété jouit d'une vertu supérieure, je crois que son usage confirmera particuliérement la méthode que j'ai recommandée de donner une quantité convenable de Quinquina le plus près possible de l'accès.

Après avoir exposé tout ce qui m'a paru nécessaire sur l'usage du Quinquina dans les *fièvres intermittentes*, je vais démontrer qu'il est également utile et nécessaire dans les *fièvres rémittentes*. Les nosologistes ont considéré ces fièvres comme d'un ordre différent des intermittentes mais je pense que c'est fort improprement: elles sont produites par la même cause, c'est-à-dire, par les vapeurs des marais; elles régnent dans les mêmes saisons, et il est ordinaire aux fièvres intermittentes et rémittentes de se transformer mutuellement l'une dans l'autre: l'on y voit en conséquence la plus grande affinité; ce qui est une forte présomption suffisamment confirmée par l'expérience, qu'elles peuvent se guérir par le même remède.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146752-p0117-4 DFG

L'opinion que l'on a eu du Quinquina dès le temps même où on a commencé à l'introduire, est la seule raison qui a empêché d'admettre cette méthode: l'on s'est imaginé qu'on ne devoit pas le donner dans le temps des paroxysmes, et qu'il ne convenoit point par conséquent dans les fièvres qui n'avoient pas d'intermission. Je crois que cette opinion étoit en général bien fondée et convenable, relativement aux paroxysmes des véritables fièvres intermittentes; mais comme l'on ne connoissoit aucun remède contre les rémittentes, l'analogie a déterminé les médecins à donner aussi le Quinquina dans ces dernières. MORTON et TORTI ont établi cette pratique en dépit des préjugés; et l'on ne doute plus aujourd'hui qu'elle ne soit avantageuse. Je me contenterai d'ajouter que sans vouloir assurer positivement que l'on ne peut jamais donner sans danger le Quinquina pendant le paroxysme ou l'accès de chaud des fièvres, je soutiens cependant, avec la plupart des médecins, qu'il faut particuliérement choisir le temps de la rémission, et, selon que l'on sait que ce temps doit être plus ou moins long, donner le Quinquina en aussi grande dose que l'estomac peut facilement le supporter, de manière que le malade en prenne la quantité convenable pendant le temps de la rémission.

Tel est l'usage que l'on peut faire du Quinquina dans les fièvres proprement rémittentes et évidemment reconnues comme telles; mais l'on a aussi étendu son usage, sur-tout depuis peu, aux fièvres continues; et il s'agit de déterminer dans quelle espèce, ou dans quelle circonstance des fièvres de ce genre on peut convenablement le prescrire. Nous allons tâcher de résoudre cette question le mieux qu'il nous sera possible.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146752-p0118-0 DFG

Le Quinquina convient dans les fièvres intermittentes qui se sont changées en rémittentes, et qui ont pris un type très-continu, soit que ce changement ait été sensible, ou que l'endroit qu'habite le malade, la saison et la nature de la maladie épidémique donnent lieu de conclure que la fièvre a été causée par les mêmes vapeurs des marais qui produisent les fièvres intermittentes ou rémittentes caractérisées par leur type ordinaire; il n'est pas douteux que dans ce cas les fièvres qui paroissent être continues par leur type, doivent être considérées comme du genre des intermittentes, et être traitées de la même manière que nous avons prouvé que devoient l'être les fièvres rémittentes dont la rémission est peu sensible; mais il a véritablement un très-petit nombre de fièvres continues de ce genre dans lesquelles on ne découvre, en les observant avec soin, quelques rémissions, et qui, en raison de leur type continu, ne donnent lieu à des doutes bien fondés sur l'usage du Quinquina.

Ces doutes tombent nèanmoins sur des fièvres continues d'un autre genre. Il y a une fièvre communément produite par l'action du froid, mais qui peut être due aussi à d'autres causes, à laquelle nous avons donné le nom de *synocha*, et que nous jugeons par ses symptomes être toujours accompagnée d'un degré considérable de diathèse inflammatoire. Je soutiens, en raison de la vertu tonique que j'ai reconnue dans le Quinquina, qu'on ne peut l'employer convenablement, ou sans danger, dans ces fièvres; ce genre de fièvre accompagne d'ailleurs toutes les véritables phlegmasies, c'est-à-dire, la pyrexie réunie à l'inflammation locale, où le Quinquina n'est jamais admissible. Quelques auteurs parlent, il est vrai, de ses ef-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146752-p0119-8 DFG

fets salutaires dans différens cas d'inflammations de la poitrine ; ces cas peuvent se rencontrer quelquefois ; mais j'ai toujours observé que l'usage du Quinquina étoit dangereux dans toute inflammation de ce genre, excepté seulement les cas où elle ne constitue pas la maladie primitive, où elle se trouve accidentellement compliquée avec une fièvre intermittente.

L'on sait qu'il peut se rencontrer des complications de ce genre, et le degré de diathèse inflammatoire qui existe alors n'est jamais porté au point de former l'indication principale dans la curation de la maladie ; ainsi, l'on peut donner dans ces cas le Quinquina, comme propre à remplir la principale indication.

Le Quinquina a été considéré comme un remède douteux dans un cas de rhumatisme inflammatoire ; savoir, dans le rhumatisme aigu. Je regarde cette maladie comme spécialement produite par la diathèse inflammatoire ; je pense en conséquence que le Quinquina n'y convient pas absolument ; il m'a paru être évidemment nuisible dans les commencemens de la maladie sur-tout, et lorsque l'état véritablement inflammatoire subsiste.

Il est cependant possible, quand le rhumatisme a duré quelque temps, et sur-tout lorsque l'on a fait usage des remèdes antiphlogistiques et des sudorifiques, que l'état inflammatoire tombe, que la maladie ait des rémissions considérables et devienne périodique. Le Quinquina peut alors convenir, et j'en ai quelquefois eu la preuve ; mais il exige des précautions ; car je l'ai vu produire des effets fâcheux, quoique donné lorsque la rémission étoit sensible, et lorsqu'elle se manifestoit particuliérement par le sédiment abondant que déposoit l'urine du matin ; les redouble-

mens devinrent plus violens, et les rémissions moins longues après l'usage de ce remède, de manière que je fus obligé de recourir de nouveau aux antiphlogistiques et aux sudorifiques.

Le Quinquina peut néanmoins être utile dans un autre cas de rhumatisme aigu, c'est-à-dire, quand ce dernier est compliqué avec une fièvre intermittente, et en fait partie, comme il arrive quelquefois, tant au rhumatisme qu'aux autres phlegmasies: l'on doit suivre alors le traitement que j'ai indiqué pour les cas de ce genre.

Je ne connois pas d'autres cas de rhumatisme aigu où l'on puisse employer le Quinquina; il survient cependant, dans certaines circonstances, des douleurs des articulations qui ressemblent au rhumatisme, où le Quinquina peut être utile; mais ces cas, autant que j'ai pu l'observer, ne sont pas accompagnés de rhumatisme inflammatoire, et ne peuvent être proprement regardés comme un rhumatisme aigu. Ainsi, j'ai vu quelques femmes hystériques tourmentées de douleurs et de tumeurs des articulations, tellement semblables au rhumatisme, que j'ai cru nécessaire de tenter la saignée; j'ai fait tirer le sang de la manière la plus propre à faire paroître la croûte inflammatoire, sans néanmoins en appercevoir aucune trace: l'on ne doit donc pas exclure dans les cas de ce genre, l'usage du Quinquina.

La question sur l'usage du Quinquina dans les fièvres inflammatoires n'est pas difficile à resoudre; mais il y a un autre genre de fièvre continue beaucoup plus embarrassant: cette fièvre que j'ai appellée *typhus*, est due à la contagion produite par un certain état des vapeurs qui s'élèvent du corps de l'homme; elle prend toujours le type d'une vraie fièvre continue; elle est très-com-

munément accompagnée de symptomes de putridité des fluides, et il se manifeste toujours, dans quelque partie de son cours, des symptomes d'une foiblesse générale du systême. Dans le premier cas, cette fièvre porte le nom de *putride*, et dans le second celui de *nerveuse*.

C'est dans ces fièvres qu'il est très-difficile de déterminer l'usage du Quinquina; ce remède, comme antiseptique et tonique, paroît convenable dans ces deux genres de fièvre; mais il faut observer, en examinant la question dont il s'agit, que les fièvres nerveuse et putride peuvent être combinées, sur-tout dans leur commencement, avec la diathèse inflammatoire du systême. Je soutiens, comme je l'ai déjà dit, que l'usage du Quinquina est incompatible avec cet état; et je pense en conséquence qu'il ne convient jamais dans ce genre de fièvre, que j'ai désigné dans ma Nosologie sous le nom de *synochus*. Quelques auteurs prétendent que dans les fièvres dont nous parlons, l'on peut, après avoir nettoyé les premières voies par un émétique et un purgatif, donner sur le champ le Quinquina, et compter absolument sur ce remède pour obtenir la guérison de la maladie; mais je ne puis adopter cette opinion: j'ai souvent vu une semblable méthode avoir des suites fâcheuses, aggraver l'état inflammatoire du systême, et déterminer des inflammations locales du cerveau et du poumon, qui étoient mortelles.

Il est possible que le typhus nerveux ou putride ne soit accompagné d'aucune diathèse inflammatoire, ou que cette diathèse ne soit pas considérable; si alors les symptomes de foiblesse ou de putridité non-seulement sont très-grands, mais même paroissent de bonne heure, je conviens que l'on peut employer le Quinquina dès le commen-

cement de la maladie; je regarde néanmoins ce cas comme extrêmement rare; et mes observations me portent à croire que quelquefois la diathèse inflammatoire est plus ou moins sensible dans le commencement des fièvres putrides; cela paroît même avoir lieu dans la peste, comme le prouve le temoignage de ceux qui ont écrit sur cette maladie. J'ai remarqué que cette diathèse subsistoit communément dans le cours de la première semaine de nos fièvres épidémiques, et qu'il étoit en conséquence rare que l'on pût employer sans danger le Quinquina pendant ce période: les symptomes qui exigent l'usage de ce remède ne se manifestent communément que la seconde semaine, et alors même on ne peut l'employer sûrement, que quand les symptomes de foiblesse et de putridité sont très-évidens: néanmoins l'on peut permettre le Quinquina toutes les fois que les symptomes de putridité se manifestent de très-bonne heure, à quelque degré que ce soit; il convient également dans la seconde semaine des fièvres nerveuses, quoiqu'il n'y ait pas de symptomes évidens de putridité, lorsque la foiblesse est considérable, et qu'il n'y a aucune apparence d'état inflammatoire du systême. Pour résumer tout ce que je viens de dire, je pense que quand il est bien décidé que la fièvre est absolument putride ou nerveuse, le vin et le Quinquina sont les remèdes sur lesquels on doit compter; et que quand ils ne paroissent pas réussir, on doit communément l'attribuer à ce qu'on n'en a pas donné la quantité qui étoit nécessaire.

Je ne dois pas omettre cette occasion d'observer qu'il y a deux cas où le Quinquina est inutile ou nuisible dans nos fièvres épidémiques: le premier est celui où le délire survient après un

mal de tête violent; ce délire tient un peu du délire frénétique, le vin l'augmente, et il est caractérisé par la rougeur et l'état inflammatoire des yeux: je soupçonne alors qu'il y a une inflammation du cerveau, comme l'ouverture des cadavres l'a démontré; et j'ai remarqué que le Quinquina étoit évidemment nuisible dans tous les cas de ce genre: le second cas dont je veux parler est celui où nos fièvres ayant duré quelque temps avec un délire violent, les soubresauts des tendons surviennent avec des mouvemens convulsifs fréquens des extrémités. Sans pouvoir rendre raison de la manière dont l'opium agit dans ce cas, j'ai remarqué qu'il étoit le remède convenable, et il est communément nécessaire de le donner à grande dose.

Après avoir parlé de l'usage du Quinquina dans les fièvres les plus simples, je vais considérer les cas où il convient dans les fièvres les plus compliquées, et sur-tout dans les fièvres exanthématiques.

Ces fièvres sont communément, je pourrois même dire naturellement, de nature inflammatoire; mais la diathèse putride s'y manifeste fréquemment, sans que l'on puisse expliquer comment cela arrive; tant quelles conservent leur véritable état inflammatoire, le Quinquina y est non-seulement inutile, mais même nuisible; il faut au contraire y avoir absolument recours, lorsque la diathèse putride se manifeste, et toujours tâcher de distinguer avec soin ces deux cas.

L'on a prescrit le Quinquina dans la petite-vérole pendant même la fièvre éruptive, d'après l'opinion qu'il étoit favorable à la suppuration; mais je n'ai presque jamais vu de cas où il m'ait paru convenable. En admettant que le Quinqui-

na soit, dans certaines circonstances, favorable à la suppuration, il ne paroît pas évident que ces circonstances se rencontrent jamais dans la fièvre éruptive. Il est possible que cette fièvre soit du genre putride, et que le Quinquina soit admissible; mais je n'ai guère pu reconnoître ce cas; et j'ai remarqué que ce remède, donné dans l'idée que la fièvre éruptive étoit compliquée de putridité, avoit été nuisible; je pense que la confluence des pustules et d'autres circonstances peuvent uniquement nous faire reconnoître, après l'éruption, la diathèse putride, qui exige le Quinquina; lorsqu'aucune de ces circonstances ne se rencontre, comme il est ordinaire, dans la petite-vérole discrète, le Quinquina donné à grandes doses est très-nuisible, quoique les pustules soient très-nombreuses.

Il faut faire la même distinction dans la fièvre secondaire; cette fièvre étant le plus communément la suite de la petite-vérole confluente, est très-généralement d'un genre putride, où l'usage du Quinquina est admissible; mais il survient aussi quelquefois une fièvre secondaire après la petite vérole discrète, qui exige la saignée et les autres remèdes antiphlogistiques, et où le Quinquina seroit par conséquent nuisible.

La rougeole est très-constamment d'une nature inflammatoire portée à un degré considérable, et exige encore plus de précaution à l'égard du Quinquina. Je n'ai jamais vu cette maladie en Ecosse du genre putride; mais je ne doute pas qu'elle existe telle que le docteur WATSON l'a décrite, et il est certain que le Quinquina y est alors convenable.

Il en est absolument de même de l'érésipèle: j'ai très-constamment remarqué qu'il étoit plus ou

moins du genre inflammatoire, et je n'y ai presque jamais observé aucun degré de putridité en Ecosse. J'ai en conséquence généralement trouvé le Quinquina nuisible dans l'érésipèle; il paroît néanmoins, par les observations de quelques auteurs, qu'il y a des cas où il est de nature putride, et où le Quinquina peut être nécessaire; je pense que cela arrive spécialement, peut être même uniquement, quand l'érésipèle accompagne d'autre maladies d'un genre putride.

L'usage du Quinquina est plus difficile à déterminer dans la scarlatine. L'espèce que l'on nomme proprement *angineuse*, qui est la plus frèquente en Ecosse, ressemble quelquefois exactement à l'esquinancie maligne, où le Quinquina est le remède sur lequel on doit compter; mais je soutiens qu'il y a une scarlatine, et même une scarlatine angineuse, où le Quinquina est inutile, et où il a été souvent nuisible. Il est difficile de dire comment on peut toujours distinguer ces cas; mais un médecin observateur et habile y parviendra communément, en faisant attention à la différence des symptomes, et sur-tout à la nature de l'épidémie régnante.

Je ne dis rien ici de l'éruption miliaire, parce que je la crois toujours une affection symptomatique, dans laquelle on doit administrer le Quinquina ou le rejetter, suivant la nature de la fièvre primitive.

La dyssenterie mérite d'être mise au nombre des maladies compliquées de fièvre où l'usage convenable du Quinquina ne paroît pas être bien déterminé: lorsque cette maladie conserve sa nature particulière, c'est-à-dire, quand elle dépend particuliérement de la constriction du colon, et qu'elle est accompagnée, dans son commencement,

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146752-p0126-4 DFG

comme il arrive fréquemment, de quelque degré de diathèse inflammatoire, l'usage du Quinquina me paroît être absolument pernicieux. J'ai dit, il est vrai, plus haut, que dans ce cas même les amers pouvoient être souvent utiles par leur qualité laxative : mais il est très-incertain que cette qualité existe dans le Quinquina; et l'on ne doit pas conclure de l'analogie avec les amers, que l'on puisse en mettre un en usage dont l'effet laxatif est incertain, et qui peut devenir nuisible par ses vertus tonique et inflammatoire. Je pense que le Quinquina ne convient pas dans le commencement de la dyssenterie; néanmoins, dans l'état avancé, lorsqu'il se manifeste des symptomes de putridité, ou lorsque la maladie est jusqu'à un certain point changée en diarrhée, il est possible que l'usage du Quinquina soit avantageux.

Le Quinquina peut encore être un remède absolument nécessaire, dans un autre cas de dyssenterie qui s'observe quelquefois, c'est-à-dire, quand elle prend le type de la fièvre tierce, et qu'on peut la regarder comme faisant partie de cette fièvre, qui est en même temps épidemique.

Il y a encore une autre maladie compliquée de fièvre où je crois que l'usage du Quinquina exige de la circonspection, et est difficile à déterminer; savoir les affections catarrhales. Je pense que dans celles qui sont produites par le froid, comme il arrive communément, il y a constamment une diathèse inflammatoire, qui paroît absolument exclure le Quinquina. Il y a néanmoins deux cas où on peut l'admettre; le premier, quand l'affection catarrhale est compliquée de fièvre intermittente. J'ai souvent observé que les accès les plus fréquens et les plus violens de toux surve-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146752-p0127-0 DFG

noient alors dans le temps des paroxysmes, surtout pendant l'accès de froid de ces paroxysmes. Dans ces cas, loin de redouter le Quinquina, j'y ai recours le plus promptement possible.

Le second cas d'affection catarrhale où le Quinquina est fort utile, est caractérisé par les catarrhes habituels dont les retours sont fréquens en raison de la foiblesse et du défaut de la transpiration cutanée, et où cette dernière ne se fait pas convenablement, parce que l'action du coeur et des artères est trop foible. Je crois que, dans ce cas, les fluides sont déterminés et accumulés en plus grande quantité que de coutume dans les poumons, et qu'on ne peut prévenir ces effets qu'en fortifiant le systême de l'aorte; le Quinquina et l'équitation me paroissent être alors les moyens les plus efficaces que l'on puisse employer.

L'autre cas compliqué de fièvre sur lequel je crois devoir faire quelques remarques, est celui d'hémorrhagie, où l'usage du Quinquina me semble être très-imparfaitement déterminé; mais l'on peut, je pense, se décider de la manière suivante. J'ai observé que le Quinquina étoit pernicieux dans toute hémorrhagie active, c'est-à-dire, accompagnée de diathèse inflammatoire. En conséquence, comme il me paroît que l'hémoptysie est très-universellement du genre des hémorrhagies actives, j'ai constamment remarqué, dans toutes les espèces que j'ai eu occasion de voir, que le Quinquina y étoit très-nuisible. Il y a néanmoins des cas d'hémorrhagie passive, comme on en observe fréquemment dans la ménorrhagie, où les extrémités des vaisseaux utérins sont dans un tel état de relâchement qu'ils s'ouvrent avec facilité toutes les fois qu'il y a irritation du systême, ou de la partie affectée; dans ces cas, le Quinquina est le

remède le plus convenable, et réussit quand on peut éviter les causes éloignées et déterminantes. Je ferai deux remarques à ce sujet: premiérement, il ne faut pas conclure sur le champ que l'hémorrhagie soit active et que le Quinquina y soit contraire, en ce qu'elle semble excitée par l'irritation; secondement, le Quinquina, dont la puissance astringente est très-foible, n'agit pas dans les hémorrhagies passives comme astringent, mais comme tonique, ce qui le rend pernicieux dans toute hémorrhagie active.

Ce que je viens de dire du catarrhe et de l'hémoptysie, me conduit en quelque sorte nécessairement à parler de l'usage du Quinquina dans la phthisie pulmonaire. Cette maladie est si constamment accompagnée de la diathèse inflammatoire, que je crois que l'on doit rejetter absolument le Quinquina de sa curation. Plusieurs médecins ont adopté une opinion différente; mais je puis assurer que sur dix fois que j'ai vu employer ce remède dans cette maladie, il a été évidemment nuisible neuf.

Il y a néanmoins des circonstances dans la phthisie où le Quinquina a été utile. J'ai vu des cas où les redoublemens de la fièvre hétique, accompagnée de tous les symptomes de la phthisie, étoient marquée par un accès de chaud plus ou moins sensible, qui survenoit réguliérement à des périodes réglés, en général semblables au période quotidien, et quelquefois au période tierce. J'ai donné alors le Quinquina; il a arrêté pendant quelque temps le retour de ces paroxysmes, et en même temps modéré presque tous les autres symptomes de la maladie. Cependant je n'ai jamais, dans ces cas même, obtenu une guérison complète; car, malgré l'usage du Quinquina donné à grande

dose, les paroxysmes sont toujours revenus moins de quinze jours ou trois semaines après avoir disparu; et quoique je les ai arrêtés à plusieurs reprises par le même moyen, ils ont toujours reparu avec plus de violence, accompagnés de tous les symptomes ordinaires à la phtisie, et ont été mortels.

Une autre raison qui me porte à éviter l'usage du Quinquina dans la phthisie pulmonaire, est qu'elle dépend souvent de tubercules d'une nature particulière, qu'il n'est nullement probable que le Quinquina puisse résoudre. Je ne puis décider d'une manière positive s'il n'y a pas des cas absolument semblables à la phthisie tuberculeuse, sans qu'il existe cependant de tubercules, et qui constituent une maladie plus aisée à guérir, dans laquelle l'usage du Quinquina est peut-être admissible; mais je suis disposé à croire que tous les symptomes de la phthisie pulmonaire peuvent se manifester sans tubercules et dépendre de petites vomiques qui se forment et se guérissent successivement; le Quinquina peut alors être utile. La maladie étoit, je crois, de cette nature, toutes les fois que l'on a guéri une expectoration purulente.

Pour terminer ce que j'ai à dire du Quinquina dans les maladies fébriles, je vais parler de la cure célèbre de la gangrène qui est fréquemment accompagnée de fièvre, quoiqu'elle existe quelquefois sans fièvre.

La manière d'agir du Quinquina dans cette circonstance a paru très-mystérieuse; il me semble néanmoins que l'on peut en rendre facilement raison. J'ai remarqué dans tous les cas où le Quinquina avoit guéri la gangrène, qu'il avoit excité un certain degré d'inflammation et de suppuration

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146752-p0130-5 DFG

autour de la partie gangrénée, et que la partie morte s'étant séparée par ce moyen de celles où subsistoit la vie, s'en étoit ensuite détachée facilement. Les efforts de la nature produisent quelquefois cet effet; peut-être même est-il plus fréquent qu'on ne pense; mais communément il ne peut avoir lieu, parce que la perte de ton des parties gangrénées gagne celles qui les environnent. Le Quinquina s'oppose à cet obstacle en soutenant et augmentant le ton des parties voisines, et en déterminant l'inflammation dont nous avons parlé.

Ceci peut servir à expliquer les différentes manières d'agir du Quinquina, suivant les espèces de gangrène. Toutes les fois qu'elle est due à des causes qui ont détruit le ton de la partie affectée, il est vraisemblable que le Quinquina en arrêtera les progrès; mais lorsque la gangrène est produite par la violence extrême de l'inflammation, il y a lieu de croire que le Quinquina sera non-seulement sans effet, mais même nuisible. Cette théorie paroît être presque la même que celle de PRINGLE, et pourroit être exprimée par les mêmes termes dont il s'est servi. On trouve ce qui suit dans son appendix, pag. 39, édit. angloise, *in*-4° : « ainsi, le Quinquina ne produira „ aucun effet dans la gangrène, si les vaisseaux „ sont trop pleins et le sang trop épais: mais il „ deviendra spécifique, si les vaisseaux sont re„ lâchés et le sang dissous ou disposé à la putré„ faction, soit par la mauvaise constitution du „ malade, ou par l'absorption de la matière pu„ tride ». Toutes les observations que j'ai eu occasion de faire sur la gangrène, confirment complétement cette doctrine.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146752-p0131-1 DFG

Après avoir terminé ce qui a rapport à l'usage du Quinquina dans les maladies fébriles, je vais parler des avantages que l'on en peut obtenir dans quelques maladies chroniques. Je me suis suffisamment étendu plus haut sur les toniques en général, et particuliérement sur les amers: il me reste donc ici uniquement à prouver que le Quinquina, qui est un des plus puissans toniques, doit être spécialement adapté aux cas où ces remèdes conviennent.

Il y a deux maladies qui paroissent dépendre du relâchement du systême, dans lesquelles on a en conséquence cru que le Quinquina pouvoit être utile, et où l'on a prétendu qu'il avoit même réellement produit la guérison: ce sont les écrouelles et le rachitis. Je ne doute pas qu'il n'y ait, dans ces deux maladies, un degré considérable de relâchement et de flaccidité du systême; mais il s'en faut bien que je pense qu'elles dèpendent uniquement, ou même principalement de cette circonstance; et si c'étoit ici le lieu, je pourrois rendre probable que ces maladies sont l'effet d'un état particulier du systême, qui, loin d'être dû au relâchement général, semble plutôt le produire. Je voudrois sur-tout démontrer que ce que l'on a dit de l'affinité de ces deux maladies me paroît être une erreur de jugement. Mais quelle que soit leur nature, ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans aucune discussion; cela ne me paroît pas même nécessaire: je me contenterai de dire que, dans tous les cas où j'ai vu faire usage du Quinquina dans ces maladies, et ces cas sont fort nombreux, je ne me suis jamais apperçu évidemment que l'on en ait retiré aucun avantage.

Il

Il est beaucoup plus probable que les maladies spasmodiques, qui dépendent d'une perte de ton du systême, doivent avoir souvent cédé à l'usage du Quinquina. On l'a en conséquence beaucoup employé dans ces maladies, et sur-tout dans l'épilepsie; mais souvent je n'en ai retiré aucun avantage dans cette dernière. Lorsque l'épilepsie dépend d'une affection organique du cerveau, je crois qu'aucun remède ne peut la guérir; si au contraire elle est l'effet d'un état de pléthore, et est déterminée, comme il arrive fréquemment par une turgescence accidentelle du sang dans les vaisseaux du cerveau, je pense que le Quinquina, ou tout autre tonique, ne convient nullement et n'est pas même sans danger. Ce n'est que quand l'épilepsie dépend de la mobilité du systême, que l'on peut compter sur le Quinquina comme remède; et il est possible qu'il ait souvent été utile dans des cas de ce genre; néanmoins j'en ai rarement eu des preuves, et je pense que les toniques tirés du règne minéral tels que les ferrugineux, le cuivre ammoniacal, les fleurs de zinc, ou le vitriol blanc, sont toujours plus efficaces.

Il y a une maladie convulsive où j'ai eu des preuves sensibles de l'utilité du Quinquina; c'est la danse de S. Guy, qui dépend, à ce que je crois, d'un état de mobilité qui se manifeste à un certain période de la vie. Je pense que l'on ne peut employer sans danger, dans cette maladie, les préparations de cuivre ou de zinc aussi souvent, ou plutôt aussi long-temps qu'elles pourroient être nécessaires. Les ferrugineux et le Quinquina sont par conséquent les remèdes les plus sûrs; et je regarde le dernier comme plus sûr que le premier.

La coqueluche est une autre maladie convulsive, où l'on sait que le Quinquina a souvent été efficace; mais il est un peu difficile de déterminer le temps convenable de le donner. Lorsque la maladie est récente et que la contagion agit peut-être encore, ce remède est souvent nuisible; lorsque au contraire la maladie est plus avancée, et qu'il est probable que l'activité de la contagion est dissipée, et que la coqueluche ne continue que par la force de l'habitude, je suis très-certain que le Quinquina peut procurer la guérison en peu de temps, pourvu qu'il ne se soit pas formé de congestion dans les poumons, ou que la maladie n'en soit pas la suite.

Je porterai le même jugement sur l'asthme que sur l'épilepsie. Lorsque les accès d'asthme dépendent d'une turgescence accidentelle du sang dans les vaisseaux des poumons, le Quinquina ne convient pas et peut être nuisible, mais lorsque l'asthme dépend de la mobilité du systême, comme dans l'asthme hystérique décrit par JEAN FLOYER, le Quinquina est un remède utile; et j'ai vu quelques exemples de son utilité.

Il me reste à parler de quelques affections spasmodiques, dans lesquelles on a fort recommandé le Quinquina: ces affections se nomment communément hystériques, et ont des types très-variés. Je crois que le véritable type qui mérite strictement ce nom, est celui qui se manifeste par des paroxysmes semblables à ceux que j'ai décrits sous le titre *d'Hystérie* dans mes Elémens de médecine pratique: cette maladie forme un genre déterminé, et attaque peut-être uniquemment, ou au moins spécialement, les femmes d'un tempérament sanguin et un peu pléthorique. Mais, sans suivre plus loin l'histoire de cette maladie, je

prétends, et l'expérience me l'a confirmé, que le Quinquina ne convient pas dans cette affection quand elle se manifeste sous le type que j'ai désigné.

Il y a néanmoins un grand nombre de maux que l'on nomme fréquemment affection hystérique, ou plus communément maladies nerveuses, qui offrent de grandes variétés, et que leurs symptomes ne permettent pas de rapporter à aucun caractère général. En conséquence, si l'on veut faire quelques tentatives pour déterminer leur nature générale, il faut leur supposer d'abord une cause générale. Je conviens que ce plan est rempli d'incertitude; mais il ne m'est pas possible de faire mieux présentement.

En tentant de suivre ce plan, je crois pouvoir rapporter les maladies nerveuses à une ou plutôt à deux causes générales: la première est une foiblesse de ton, d'où il résulte une mobilité du systême dans les témpéramens sanguins, ou au moins dans ceux qui ne sont pas évidemment mélancoliques; la seconde se manifeste dans les tempéramens mélancoliques, par un état d'engourdissement plus ou moins considérable de la puissance nerveuse qui domine, d'où il résulte différentes irrégularités dans les fonctions du systême nerveux.

Tout ceci auroit besoin d'être plus développé; mais je ne puis l'entreprendre ici, et je ne me crois pas suffisamment préparé pour pouvoir le traiter complétement. Je me contenterai de dire, que toutes les fois que les affections chroniques paroissent dépendre d'une foiblesse de ton et d'une mobilité du systême, qui se manifestent principalement par les symptomes de dyspepsie, il est vraisemblable que le Quinquina sera un re-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146752-p0135-4 DFG

mède utile : au contraire, dans les cas d' engourdissement accompagné d'un excés de ton, il y a apparence que le Quinquina sera non seulement inutile, mais même nuisible. Le dernier cas est celui que je voudrois strictement appeller hypochondrie. Les médecins se sont formes differentes idées de cette maladie, mais il est rare qu'elles soient nettes ou bien connues ; et je soupconne que ceux qui disent avoir vu le Quinquina reussir dans l'hypochondrie, n'ont pas convenablement distingué l'hypochondrie de la dyspepsie. La dernière peut être souvent accompagnée de timidité, de doute et de découragement, et être, malgré cela, très-différente de l'hypochondrie proprement dite.

J'ai ainsi tenté de déterminer l'usage que l'on doit faire du Quinquina dans les diverses maladies ou il convient, ou dans celles où on l'a communément prescrit ; il ne me reste plus qu'à dire quelle est la manière la plus convenable de le donner : mais je crois m'être suffisamment étendu sur cet objet en parlant des amers, et je me contenterai d'ajouter que tout ce que j'ai dit sur la manière de préparer et de combiner les amers, peut entiérement s'appliquer au Quinquina.

SALIX ALBA, le SAULE BLANC.

L'on a proposé de substituer le Saule au quinquina ; et c'est ce qui me détermine à le placer ici. Les témoignages de STONE, de CLOSSIUS et de GUNZIUS, sont fort en sa faveur : je n'ai pas eu beaucoup d'occasions de le donner dans les fièvres intermittentes ; néanmoins le petit nombre d'essais que j'en ai faits, prouvent qu'il peut être un remède efficace dans quelques cas.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146752-p0136-0 DFG

Il me paroît être, par ses qualités sensibles, un amer très-fort, mais suffisamment agréable et légérement styptique. Ces qualités me persuadent qu'il est un bon remède, qui donne autant d'espoir de pouvoir être substitué au quinquina, qu'aucun de ceux que l'on a proposés jusqu'ici, dont j'ai eu connoissance.

Je me suis servi, dans les essais que j'ai faits, de l'écorce du Salix Pentandra, enlevée sur des branches d'un tiers de pouce de diamètre, et de quatre ou cinq. ans. Je ne dois cependant pas terminer cet article sans convenir que BERGIUS dit avoir fait plusieurs essais avec cette écorce dans les fièvres intermittentes, et que tous ont été infructueux.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146752-p0137-5 DFG